



REGARD SUR MA VIE

Roger Panet Ouellet

REGARD SUR MA VIE

Roger Panet Ouellet



REGARD SUR MA VIE

ROGER PANET OUELLET

Notre famille

Mon père est Édouard Ouellet, né le 05 juillet 1898 à Notre Dame du Portage, QC, fils de Élisée-Simon et Elizabeth Ouellet. Ma mère, Alice Corinne Panet, née le 5 février 1895 à St Raymond Québec, fille d'Édouard Antil Panet et Louise Terroux. Édouard et Alice se sont mariés le 4 juillet 1923. Alice est décédée le 15 août 1979 et Edouard en 1981. Édouard, Alice et leur fils Bernard sont inhumés au cimetière de Loretteville.

Malheureusement, je n'ai pas connu mes grands-parents du coté de mon père. Tous deux ayant décédés avant ma naissance et maintenant que j'y pense mon père ne nous a pas parlé de ses parents, que je me souviens, autre que le grand père Élisé Simon était le chef de gare et opérateur du sans fils de la station de Rivière Ouelle, Québec. Suite à des recherches que j'ai fait, Élisée Simon Ouellet est né le 17 juillet 1859 et décède le 21 avril 1923. Sa femme Élisabeth Ouellet est née en 1856 et décédé en 1920. Ils ont eu deux fils, l'ainé René, et mon père Edouard.

Edouard est devenu un excellent joueur de baseball au collège ayant acquis une réputation du meilleur receveur. Le plus étrange de cette réputation est qu'il n'a jamais joué au baseball avec nous, nous l'a jamais enseigné. Il a complété ses études en musique qui l'ont conduit à devenir organiste à Loretteville qui est situé à 9 miles au nord de la ville de Québec. Je juge que ce fut une pauvre décision, avec l'extensive connaissance musicale qu'il avait, il aurait été mieux payé dans une grande ville et grande Eglise.

Il enseignait le piano aux jeunes mais il fallait qu'ils aient du talent sinon il n'était pas intéressé. Aussi, il refusait de nous enseigner car il ne voulait pas que nous adoptions un travail qui ne nous payait pas assez, oubliant le plaisir de jouer un instrument et que plusieurs de nous auraient eu ce désir.

Le grand père Panet est descendant de Jean-Claude Panet qui arriva au pays en 1740 dans un détachement de marine et il fut notaire royal, avocat et juge. Son fils aîné devient Mgr Bernard-Claude Panet deuxième archevêque de Québec 1825 à 1832. Le continuateur des Panet fut Jean-Antoine qui eut «l'honneur d'être nommé premier président de la première Assemblée Législative du bas Québec.

Mon grand père Panet est né le 12 août 1852 au manoir seigneurial de Louis-Bourg fils d'Édouard-Antil Panet et de Julie Dubuc. Dès l'âge de 5 ans il fut confié à un parent. Il fit ses études au collège Mc Gill et fut reçu notaire en 1874 et pratiqua pendant trois ans à Montréal. Il continua cette profession pendant 50 années, dont 45 à Saint-Raymond comté de Portneuf, Québec. Il fut aussi député du comté de Portneuf et secrétaire trésorier du même comté pendant une trentaine d'années. Il a fondé dans ce merveilleux pays de chasse et pêche, le Club Tourilli qui patronnait les riches Canadiens et Américains.

De son premier mariage à Marie Louise Terroux en 1904 sont nés 13 enfants dont 9 survivent : Raymond, banquier marié à Corinne; Bernard; Marie-Louise mariée à Bradley banquier (ils étaient mes parrain et marraine); Georgina mariée à Milner haut placé au Bell; Édouard, postillon; Édouard Antil; Louis et Alice ma mère. En 1914 il épousa en secondes noces Marie-Louise Van Felson.

Je suis né dans l'Hôpital Saint-Francois- d'Assise à Québec le 7 septembre 1924, le premier né d'Alice Panet-Ouellet et Édouard Ouellet. Notre famille se compose de moi, marié à Georgette Méthot née le 15 septembre 1925 à Hull, elle est décédée le 7 août 1982, nous avons eu deux enfants, Guy qui a deux filles Kyla et Julie et Lynn qui a eu une fille Brigitte et deux garçons Maxim et Fabien.

Mon frère Guy, né le 21 décembre 1925, décédé avril 2018, marié à Phyllis Nevin de Halifax. Décédée le 22 novembre 2008. Ils ont eu 5 enfants Catherine, Pierre, Stephen, Michelle et Jacqueline.

Ma soeur Louise, née le 5 mars 1927, mariée à Donald McKay de Indian Head en Saskatchewan. Louise décède le 17 juin 2008. Ils ont eu deux enfants, Heather décédée en 2010 et Gordon marié à Cheryl. Ils ont eu trois enfants Reid, Lauren et Scott.

Mon frère Henri, né le 15 juillet 1828, marié à Pierrette Dionne qui décède le 12 juin 2013. Ils ont élevé deux filles Danielle qui a eu deux filles, Marie-Eve et Amélie et Dominique qui a eu deux fils, Simon-Pier et Mathieu.

Mon frère Bernard, né le 7 novembre 1930 et décède le 27 Janvier 1971, marié à Florence Bédard. Ils ont eu Mark, Joanne et Jocelyn.

Ma sœur Pauline, née le 21 mai 1931, mariée à Arthur Wright qui décède le 24 février 1999. Ils ont eu 3 enfants, Sharon qui a eu Melissa et Nancy. George qui a eu une fille Jennifer et un fils Kevin et Ann qui a eu deux filles Maude et Catherine et un garçon Raphael.

(Note). Je crois que je dois dire que mon frère Bernard était le sportif de notre famille. Il faisait partie de plusieurs organismes

sportifs et il était un avide pêcheur à la mouche, toute truite qui osait sautée se trouvait au bout de sa ligne. Il a fondé l'Association Chasse et Pêche de Loretteville et a gagné le championnat provincial du lancer à la mouche en 1967.

En 1970, il était couronné champion provincial du tir à la volée et agissait comme assistant en technique pour l'Association. Je dois ajouter que mon frère Guy était aussi sportif il aimait la pêche et le Base-ball. Moi je n'étais pas sportif.

Notre mère était une jolie femme douce, bien élevée et éduquée au couvent, ferme pratiquante de sa religion. Elle était une excellente cuisinière, je dirais même cordon bleu et très économe. Toutes ces qualités apprises au couvent. Comme jeune fille elle aimait faire du canot et pêcher à la mouche dans son canot sur la rivière en face de la maison familiale à Saint Raymond .Elle aimait aussi faire du théâtre local et a été choisie à maintes occasions pour des rôles principaux.

Elle était aussi une excellente couturière. Une de ses précieuses possessions était une petite machine à coudre électrique avec laquelle elle cousait tous nos vêtements qu'elle créait avec des habits et robes qu'elle recevait de ses sœurs. Souvent, elle cousait tard dans la nuit pour compléter les vêtements qui étaient urgent à compléter.

J'adorais ma mère. Quand parfois elle disait : si je pouvais avoir tel ou tel petit machin pour m'aider à faire la cuisine... J'essayais de fabriquer tant bien que mal certains de ces machins pour la satisfaire.

Elle a toujours employé un gros poêle à bois pour faire la cuisson. Parfois, elle chauffait trop et les tuyaux qui menaient à la

cheminée devenaient rouges, alors nous devenions pompiers à placer des serviettes imbibées d'eau sur les tuyaux surchauffés.

Maman ne pouvait pas nous punir, il fallait attendre Papa dans notre chambre.

Papa avait aussi délégué les travaux qui étaient notre responsabilité, aider maman avec les travaux trop lourds pour elle, la boîte de bois pour chauffer le poêle devait être toujours bien remplie, donc il fallait fendre le bois de livraison et le maintenir corder sous la galerie. Il nous avait aussi enseigné comment presser nos pantalons à un certain âge. Il nous disait : que je n'apprenne jamais que vous avez laissé votre mère le faire. Il fallait aussi maintenir nos chaussures propres.

Les premières années de ma vie, vécues dans l'abondance dans une belle grosse maison sur la rue Pincours à Loretteville furent malheureusement terminées par la faillite des entreprises de mon père.

Je me souviens encore des paquets que maman recevait d'une seur, remplie de jouets, d'habits et de robes que maman utilisait pour nous faire des vêtements. Dès l'arrivée de ces paquets, maman cherchait toujours un endroit où cacher les jouets pour Noël, mais le curieux que j'étais les trouvait toujours. Heureusement, elle m'attrapait avant que je puisse les ouvrir.

Un jour, en visite chez ma marraine à Québec, on a diagnostiqué que je souffrais des fièvres scarlatines ce qui a nécessité un séjour à l'hôpital. Je n'avais que 5 ou 6 ans.

À la perte de la maison sur la rue Pincourt, nous avons trouvé un logis à l'étage supérieur de la maison d'une famille Boutet sur le haut d'une colline où nous glissions en traîneaux l'hiver. C'est dans

cette maison que Pauline est née. Je peux voir la maison et son emplacement encore très clairement en mémoire. J'avais alors sept ans.

Mes souvenirs d'enfant à cette location sont loin naturellement, mais il y en a que l'on n'oublie pas. Comme le plaisir de glisser dans la côte adjacente à la maison avec nos traîneaux. Comme la côte traversait une petite route menant à une ferme, un de nous devait nous signaler de procéder parce que nous traversions une rue et finissions dans un champ où nous recevions une pluie de fine neige qui était abondante et quel plaisir nous avions!

Étant l'ainé on me confiait souvent de diriger afin que tous puissent avoir leur tour. Naturellement ce genre de responsabilité m'a mis sur un piédestal qui a éventuellement été abusé et nuisible au développement de ma personnalité.

La campagne autour de nous était remplie d'arbres et de fruits comme cerises, merises, pommes que nous pouvions manger avec permission, mais sans abus. Dans le champ au bout de notre glissoire, durant l'été, Il y avait aussi les bleuets, fraises des champs et les framboises dont nous pouvions nous régaler.

C'est dans cette maison que j'ai vécu mes premières expériences de nervosité. Il y avait une jeune fille de village qui souffrait d'épilepsie et chaque fois qu'elle était à l'Église elle subissait une crise. Cela me causait de l'anxiété. Un jour, mon père jouait à l'orque une pièce tellement puissante que j'en avais des frissons sur tout le corps, ce qui m'a fait croire que ce n'était pas normal et j'ai dû quitter l'Église.

Je crois que c'est dans ce temps que j'ai commencé à subir

des crises d'épilepsie de jeunesse. Heureusement maman connaissait un médecin français qui traitait ce malaise avec le Borosédine Lumière, un produit français, pour me guérir éventuellement.

L'anxiété fut un dilemme pour la majorité de ma vie, mais maintenant beaucoup moins. La seule question qui me tricote aujourd'hui est : pourquoi je n'en ai pas parlé avec mes parents durant ma jeunesse.

Mon père avait terminé ses études en musique et jouait l'orgue et le piano. Il a assumé la position d'organiste à l'Église de Loretteville jusqu'à sa retraite. De temps à autre il donnait des leçons de piano à des enfants des gens du village afin d'accroître le salaire d'organiste qui ne fut que très minime toujours.

Il était très exigeant pour les étudiants de piano car s'ils n'avaient pas de talent, il refusait de continuer avec eux. Il ne voulait pas, nous ses enfants, nous enseigner la musique. Il disait qu'il ne voulait pas nous lancer dans une profession qui nous aurait fait mourir de faim, n'ayant aucune pensée pour notre propre plaisir de jouer du piano . Alors que plusieurs de nous auraient espérés ce plaisir.

Ma mère Alice jouait aussi le piano ayant appris au couvent. Je me souviens que maintes fois durant des tempêtes de tonnerre et éclairs, elle nous faisait assoir en demi-cercle sur le plancher derrière elle et jouait des pièces classiques douces.

Mon adolescence

Pour revenir à moi. Maintenant, je fréquentais l'école primaire des Surs où on me félicitait d'avoir une superbe écriture (chose non

supportée maintenant) et une grande affinité à composer pour les 6 premières années de mon éducation, dont deux furent en préparation pour les études classiques.

Je suis entré aux études classiques chez les Pères Eudistes à Québec. Un des cours que je suivais en deuxième année était le latin qui ne faisait, pour moi, aucun sens en composition et étant très méthodique je n'arrivais pas à y voir la méthode au point même où ma santé commençait à en subir les conséquences, par le manque de sommeil.

J'ai dû alors demandé à mon père de me libérer du cours classique. Je fus inscrit au cours secondaire au collège de Loretteville en 7ième et 8ième années. J'ai terminé les 9ième et 10ième années, en cours privés à Québec, avec un laïque retraité nommé Frère Méthot.

Après le départ de notre deuxième maison au deuxième étage des Boutet, j'avais alors une dizaine d'années, nous avons déménagé dans une grande maison avec une galerie couverte sur trois cotés qui avait quatre chambres à coucher et une salle de bain au deuxième étage. À l'étage inférieur une cuisine, un grand salon et une pièce où maman faisait la couture, le repassage etc.. Il y avait aussi une grande cave au sous- sol.

C'était l'abondance car papa travaillait pour le gouvernement comme agent du trafic sur une motocyclette en plus de jouer l'orque, mais ce fût temporaire seulement, comme toutes les positions politiques d'ailleurs.

Ceci me rappelle un incident avec la servante temporaire que maman engageait en certaines occasions, nommée Gilberte .Un jour qu'elle se servait d'un large couteau avec une fine lame, elle se

coupe une artère au poignet gauche et elle reste bouche bée regardant le sang qui sort avec force. J'étais là et voyant qu'elle n'agissait pas je lui ai enveloppé le poignet dans une serviette et je l'amène chez un médecin près de chez nous. Tout cela s'est fait instinctivement et aujourd'hui je me demande encore comment mon instinct m'a fait réagir comme cela à mon âge.

Il n'y avait pas que nous dans cette grande maison. Il y avait aussi un chat, le bijou de ma sœur Louise et de ma connaissance elle en a toujours eut un. Il y avait aussi Rex notre fidèle chien compagnon. C'était réellement drôle de voir la façon dont maman a dû l'entraîner la première fois qu'un chat est entré dans notre famille. Chaque fois qu'il chassait le chat, il recevait un coup de balai inoffensif. Ce ne fût qu'une question de temps avant qu'ils deviennent amis, mais il n'aimait pas ce balai s'éloignant chaque fois qu'il le voyait. Étrangement Rex n'endurait aucun chat dehors, il les chassait sans pitié, leur salut n'était que les arbres.

La maison avait une grange. Idéal pour nos quartiers de jeux et une grande cour qui se terminait par une rangée de croûtes d'écorce d'arbres, qui établissait les limites d'une cour pleine de cages de bois de construction d'une vingtaine de pieds de hauteur, propriété d'un marchand sur la rue que nous habitons.

C'est dans cette cour que nous avons joué aux bandits et aux polices. Souvent sautant du haut de ces cages pour éviter de devenir prisonniers. Nous jouions à la cachette dans ce lieu, un jour que nous y étions, mon frère Guy tombe et se perce une jambe sur une corne de tête de vache ce qui lui a infligé une cicatrice permanente.

Durant l'hiver il y avait une propriété de nos amis, où nous pouvions glisser du toit à la rangée de bois, mais il y avait aussi un

obstacle qu'il fallait éviter, entre la maison et la rangée de bois, un espace dans lequel il y avait une clôture avec des poteaux pointus. Il fallait donc ne pas ralentir la descente du toit pour éviter cet obstacle. Seulement un jour, un jeune de notre âge qui vivait dans cette maison glissait, mais en ralentissant, il a plongé dans cette espace et a évité de justesse de se faire transpercer sur un des poteaux qui lui a tout juste transpercé la culotte. De ce jour, la glissade était terminée.

Durant l'hiver, quand il y avait suffisamment de neige nous glissions de ces cages vers notre cours. Un jour, nous étions avec des amis et un d'eux perd l'équilibre et part tête première et s'enfouit dans la neige et tout ce que nous pouvions voir était ses pieds. De peine et misère nous avons finalement réussi à le soutirer de là et à temps car il était bleu mais il est vite revenu mais la glissade était terminée.

C'était probablement à la suite de cet incident que j'ai décidé qu'à chaque hiver, je construisis une glissoire en bois aboutée à la rangée de bois avec une lisière de glace allant jusqu'au bout de notre cours, mais pour éviter de finir dans la rue très passante, je faisais une haute montée de neige glacée qui ramenait les glisseurs vers la cour. Quel plaisir nous avons eu avec ces glissoires chaque hiver.

Comme mon esprit ne cessait de penser, je décide de construire un grand traîneau composé de deux petits traîneux supportant une grande planche de bois pouvant assoir 6 à 8 personnes, le premier traîneau ayant un pivotant pour guider les descentes. Le plus grand plaisir était de forcer la renverse du traîneau alors que nous roulions dans la neige en riant aux éclats. Parmi notre groupe, il y avait deux filles, Jacqueline Falardeau et Marthe Soulard qui étaient avec nous dans tous nos jeux et parfois

des membres de leurs familles aussi.

Un jour d'hiver, nous décidons de partir ensemble avec l'intention de nous rendre à une ferme au sud du village, risquer pour nos vies, en grimpant sur le toit d'une grange et sauter dans un banc de neige, en passant entre des fils électriques à mie chemin, pour nous enterrés jusqu'au cou. Tellement excitant que ce n'est que lorsque le propriétaire nous repère et nous chasse avec : que je ne vous revois pas revenir ici! À notre regret nous avons dû cesser. Nous nous sommes bien amusés ne pensant pas au danger naturellement.

Durant les vacances d'été nous étions dehors de 9 heures à 9 heures, n'entrant à la maison que pour la toilette et les repas et nous trouvions qu'il n'y avait pas assez de temps pour nos plaisirs tel que les jeux de Cowboys et Indiens, la cachette avec une boîte de conserve vide où un de nous devait fermer les yeux en comptant jusqu'à cent et il devait découvrir chacun de nous avant de céder sa place à un autre.

Il avait aussi un autre jeu où nous choisissions deux chefs qui à leur tour choisissaient les membres de deux équipes. Un des chefs partait avec son équipe pour les cacher et il revenait dessiner dans le sable la façon de les découvrir, alors la deuxième équipe partait à leur recherche.

Mais tout ces jeux ne semblaient pas être suffisants, alors je décide qu'il faut préparer la cours avec des jeux de chance pour gagner des sous. Naturellement on ne jouait pas sans payer et il y avait des prix à gagner.

Un jour que nous cherchions quoi faire il nous est venu à l'idée de fabriquer un tepee indien, alors on part pour la forêt pour

collecter l'écorce de chêne et le bois nécessaire pour monter le tepee. Après deux jours de travail ardu le tepee est fini.

Alors que nous admirions notre travail, arrive sur les lieux le prêtre Gagnon qui prenait une marche et nous demande qui a monté cela, nous lui dit on. Il nous félicite et dit, ce soir je reviens et nous allons faire un petit feu en face du tepee et je vous raconte des histoires anciennes. Même nos parents y ont participé.

L'abbé Gagnon nous accompagnait avec d'autres enfants pour aller étudier les fleurs et les plantes dont il nous donnait les caractéristiques ainsi que les noms et il nous enseignait comment les conserver entre des feuilles de journaux. J'avais une grosse collection mais avec le temps et les déménagements elles ont disparu.

Ce n'était pas toujours seulement des jeux, durant le temps des fraises, framboises et surtout les bleuets, qui croissaient dans les champs le long de la voie ferrée, maman nous envoyait avec chacun un panier pour revenir quand ils étaient pleins. Ceci était accompli tous assis dans un cercle de quelques mètres seulement, que maman convertissait en délicieuses puddings et tartes.

Ce que maman ne nous avait pas demandé, mais qu'elle a questionné quand elle a repéré les taches de jus rouges sur nos vêtements. Alors il a fallu lui dire qu'en revenant à la maison, nous avions vu de larges fruits qui étaient délicieux et surtout si juteux, que le jus nous coulait de la bouche et on lui disait, tu ne nous avais pas dit de les ramasser. Je ne me souviens pas du tout du nom de ces fruits qui ressemblaient à de grosses framboises et je dois admettre à mon grand désappointement que je n'en ai jamais revues depuis.

Au commencement du printemps, nous devions nettoyer le trottoir en face de la maison et même casser la glace car ce trottoir devait être nu pour le jour de Pâques sinon il y avait un cautionnement et parfois une amende.

Nous avons plusieurs érables sur notre parterre et maman nous avait montré comment les percer pour collecter la sève qu'elle utilisait pour nous faire de la tige et sucre d'érable.

Un soir que nous jouions dehors, ma mère me demande de rentrer et elle me dit, il faut que tu t'habilles et te rendre au couvent, le curé Morissette a demandé à te voir, alors sans en savoir plus je pars pour le couvent. Une sœur m'amène à sa chambre et je l'aperçois debout au centre de la chambre portant pantalon et bretelle sans chemise parmi plusieurs sœurs qui préparaient le coucher.

Ici, je dois dire que ce curé était presque aveugle et nécessitait beaucoup d'aide. D'ailleurs c'était la raison de ma présence car il me demande de venir à tous les matins servir sa messe journalière, comment pouvais-je refuser une telle demande. Mon aide consistait à répondre aux prières primaires en latin et lui aider à monter vers l'Hôtel. En plus, il insistait que le missel soit ouvert aux pages des prières même s'il ne pouvait les lire, après tant d'années à la prêtrise il connaissait toutes les prières. J'ai appris plus tard qu'il aimait essayer de lever les jeunes gens par les oreilles. Il était mesquin de nature! Pourtant il avait un cœur d'or, généreux jusqu'à donner son repas aux mendiants à sa porte.

Dans l'Église, il utilisait des boîtes de bois pour monter les chandelles, il n'avait pas besoin de microphone ou haut-parleurs une fois dans la chaire, sa voix douce et majeure qui faisait branler les lustres tout comme bon prédicateur. Son habit était cousu de toutes

sortes de tissus pour le réparer car l'argent était mieux dépensé à aider les pauvres. Il était un saint sur terre et est maintenant reconnu d'avoir fait des miracles de guérisons depuis sa mort. J'ai servi sa messe jusqu'à sa mort.

Le couvent où tout cela se passait avait la chapelle pour les filles étudiantes et les sœur desservies par un aumônier qui disait la messe antérieurement à la nôtre. Parfois j'arrivais avant que leur messe soit terminée et souvent l'aumônier n'avait pas de servant alors j'entrais pour terminer le service car cela me donnait la chance de voir toutes ces jolies filles durant la communion.

Durant les jours de grosse chaleur nous allions à la rivière non loin de chez nous. À mon grand désappointement, au départ maman disait Roger tu pars avec 5 enfants alors revient avec 5. Ma misère commençait quand je comptais et il m'en manquait un ou deux jusqu'à ce que je les repère sortant des profondeurs. Alors bien sûr que je n'ai pas appris à nager comme eux, heureusement que nous sommes toujours retournés complet avec cinq comme maman disait.

Un jour, j'avais construit une petite voiture qui avait besoin d'un moteur, mais sans argent comment faire, lorsque je pense au moteur de la machine à coudre de maman. Tout allait bien jusqu' au moment où maman s'écrie où est le moteur de ma machine ? À mon grand désappointement ma petite voiture ne roulait plus par elle-même. J'ai tout de même reçu des félicitations pour mon ingéniosité.

Un autre jour, ma sœur Louise exprima qu'elle aimerait une petite maison pour jouer à la maîtresse de maison avec ses amies. Rien de plus excitant que de construire pour moi et je me mets à œuvre. Je monte sur la rangée de croûtes et je commence à en tirer plusieurs dans la cours quand j'entends : que fais- tu, je réponds que

je vais bâtir une petite maison pour ma sœur et que mon père irait au magasin plus tard pour payer. Non, cesse et remet ces croûtes à leur place il me dit. Je n'ai d'autre que de le faire et le monsieur part. Une fois qu'il est hors de vue, je recommence et je réussis à construire la maison à la grande joie de Louise. Quand la maison n'est plus importante, le bois est retourné à sa place originale. Quoi de plus simple réellement.

Un soir, j'accompagne mon père à voir une partie de hockey local et nous nous tenions prêt du jeu lorsque je reçois un coup de hockey sur la poitrine et je perds le souffle pour quelques instants. Au retour à la maison papa prépare son habituel casse-croûte, des bouchées de pain dans un grand verre qu'il remplit de lait et couvre de sucre brun, et je fais de même. Durant la nuit, je fais une terrible indigestion, j'étouffe, mais grâce à mon père je reviens aux vivants. Ma mère me disait à la suite qu'elle n'aurait pas su quoi faire et tu aurais pu mourir sans ton père.

Il faut dire que papa nous a toujours donné les soins médicaux nécessaires au point où plusieurs disaient qu'il aurait dû étudier la médecine. Mon frère Henri subit une attaque de diphtérie et il devait occuper une chambre seul pour éviter la contagion et pour une raison que je ne connais pas, j'étais le seul qui pouvait entrer pour le servir.

En face de notre maison il y avait une vieille dame que chauffait son poêle avec la ripe de bois et elle nous donnait un sous pour chaque sac que nous lui apportions ou parfois c'était des petites pommes de son pommier. Parfois, il y avait une famille qui la visitait. Une famille de personnes qui avaient les cheveux blancs et les yeux rouges. Nous étions bien intrigués quand nous les avons vus la première fois jusqu'à ce que nous soyons informés qu'il existait de telles familles.

Le dimanche était la journée de nos allocations, cinq sous chacun et c'était la course au magasin non loin pour des boules noires, ou des lunes de miel, ou encore des boules de coco, etc.

Les Soulard qui avaient une maison, non loin de nous, avait un hangar attaché à la maison. Après une étude de la place, je décide qu'elle est parfaite pour créer une maison hantée et un acte de magie par moi. Tout cela pour un minable trois cents. Je vous ai déjà dit, Marthe Soulard et Jacqueline Falardeau étaient compagnes de nos jeux et physiquement elles se ressemblaient avec des cheveux de la même couleur. Comme maître magicien, j'avais demandé à l'une d'elle de se cacher au bout du lot et d'apparaître au moment où l'autre disparaissait par une trappe sur la cène. Avant que je puisse faire quoi que ce soit un petit voyou lance un cri : <Eh! Il y en a une qui se cache ici.> Misérablement on a dû remettre une cent à tous les participants. Mais la visite de la maison hantée a continué avec beaucoup de succès.

Ma tante Marie-Louise Bradley avait un fils nommé Edouard marié à Marthe Carignan, descendante du fameux régiment Carignan-Salières, qui durant les périodes de vacances d'été venaient me chercher pour passer une semaine avec eux à Québec. Tous les soirs, on prenait une grande marche en ville et il y avait le cornet de crème glacée aussi pour moi, des gâteries auxquelles je n'étais pas habitué.

Un jour le manque nous est arrivé. Ma mère me dit, il n'y a plus d'argent, ni de nourriture, va porter ce billet au curé, il va te donner un billet que tu porteras au magasin et donne leur cette liste. Imaginez, j'avais alors 12 ou 13 ans, j'ai vécu de terribles moments d'anxiété, surtout sur notre sort, mais je n'ai plus de connaissance de ce qui a dû suivre.

Je dois admettre que les années passées à cette maison furent les plus intenses et bien vécues de ma vie de jeune homme. Un déménagement a probablement dû suivre parce que ma mémoire me place à une maison au village Huron près de la gare du train. La nouvelle maison était de deux étages avec un grand sous-sol et j'ai un blanc de mémoire de ses divisions. Il y avait aussi une cours avec plusieurs gros arbres, un ancien poulailler joint à une grange. Mon plaisir dans ces années était de grimper dans les arbres prétendant être singe ou Tarzan. J'allais aussi haut que l'arbre me permettait et je me balançais d'un coté à l'autre jouissant de la manœuvre au grand désespoir de maman.

Il me fallait plus que cela pour m'occuper. Après une sérieuse recherche, je penche sur l'idée de préparer un aréna de lutte à l'étage supérieure du hangar. D'abord il fallait renforcer le plafond avec de grands clous de six pouces et ensuite construire la base de l'aréna et l'emplir de bran de scie que nous avons obtenu d'un moulin de scie du village via transport sur de petites brouettes. Vous vous imaginez transporter une cinquantaine de ces sacs ainsi. Il ne restait plus que de monter les cordes autour de l'aréna et commencer à faire la propagande. Il coûtait 3 sous pour être admis, les lutteurs se plaisaient à pratiquer la lutte.

C'est aussi là que j'ai commencé à fumer et tout ce que je me rappelle c'est que maman me dit, si tu veux fumer tu devras les préparer. Une mauvaise habitude que je décide de cesser en 1959. Nous avons vécu dans cette maison quelques années pour aller ensuite à une maison sur la rue Racine, rue principal du village.

Ici, comme nous étions plus vieux, les filles avaient plus d'importance. Nous faisons des sorties et des rencontres et parfois on jouait à faire tourner une bouteille pour embrasser une fille ou donner la main à un homme là où la bouteille s'arrêtait. Lors des

rencontres pour un anniversaire le plaisir était de donner la bascule au titulaire.

Il y a une chose qui m'est encore très vive en mémoire, pour Noël, maman m'avait confié la tâche de monter une crèche, dans un coin du salon, qui était assez large pour avoir des petits villages avec maisons, animaux et personnages. Tout était rempli de petites lumières et naturellement une large crèche avec des petites statues que je gardais précieusement, les ayant achetées une à une quand l'argent était disponible. Tout cela était recouvert par un ou deux draps jusqu'à Noël avec avis à tous de ne pas essayer de voir avant Noël, sous peine de pénitence.

Nous avons des amis d'une famille composée d'un père canadien français et d'une mère anglaise où la règle était que l'anglais seulement était parlé dans la maison en respect pour la mère. Dehors comme leur père disait, vous pouvez parler la langue que vous voulez. J'étais très intrigué par l'anglais et je disais à mes amis : <un jour je vais vous adresser dans cette langue>. Croyez moi j'en étais très fier ce jour là.

Les hivers dans cette maison de la rue Racine étaient plus tôt intéressants. Comme la maison était située très près de la rue, les déploiements de la neige s'accumulaient contre la porte d'entrée et pour sortir il fallait creuser un sentier à travers le banc de neige, un stratagème plutôt unique.

Nous étions encore dans cette maison quand la guerre fut déclarée en 1939 et comme papa était en âge, il a dû répondre à son devoir. Avant son départ, il s'adresse à moi et me lance que je dois le représenter durant son absence, j'avais alors 15 ans. Parce que papa était dans l'armée, maman avait droit à un chèque mensuel et peut-être pour la première fois de sa vie de mariée, elle

avait son propre argent à disposer aux soins de sa famille.

Aussi comme maman était bonne cuisinière, elle avait convaincu un boucher depuis déjà longtemps de lui réserver tous les organes que personne n'achetait dans le temps. De cette décision, maman recevait un appel : <envoies moi un de tes fils, j'ai un sac pour vous>. Nous avons mangé des organes durant la majeure partie de notre jeunesse.

Comme j'approchais l'âge de rejoindre les Forces si la guerre continuait, il y eut maintes discussions entre maman et ses sœurs et belles sœurs suggérant que je devrais me préparer à rejoindre le Service de l'aviation et naturellement sans m'en parler.

Un jour j'ai réussi à rejoindre un groupe que le gouvernement avait besoin pour apprendre à machiner. J'avais réussi le cours de trois mois et attendait un appel. Alors en attendant, je suis allé chez un cultivateur qui avait besoin de personnes pour faire les foins et là j'ai réellement appris ce qu'était un dur travail. Debout à 5 heures du matin et suite au déjeuner, aux champs pour ramasser et lancer le foin sur une large charrette et procéder à la grange où il fallait la décharger et retourner aux champs pour recommencer. Je me souviens d'arriver à la maison le soir si épuisé que je mangeais mon repas en dormant. Et tout ceci jour après jour.

J'avais fait une demande pour rejoindre la Force Aérienne et j'attendais aussi un appel pour aller comme machiniste. Un jour on me demande de retourner à la maison, du champ, mon père venait me chercher pour retourner à la maison et me préparer pour répondre à l'appel des Forces Aériennes. Je dois admettre que je n'étais pas trop désappointé de laisser le dur travail des champs.

Beaucoup plus tard, j'appris que mon père avait choisi entre

les Forces et le machiniste pour moi, car nous avons reçu les deux appels en même temps. J'avais alors 17 ans. Nous vivions, à ce temps, dans une maison située tout près de l'Église, depuis plus d'une année.

L'Aviation avait un besoin urgent de pilotes, donc je fus envoyé à l'Université Laval pour des cours préparatoires que je ne réussissais pas car je n'avais pas suffisamment d'anglais. On m'envoie alors à Guelph, Ontario pour un cours de sans-filistes mais encore une fois je n'avais pas assez d'anglais. Je n'ai jamais compris pourquoi on insistait, mais cette fois je fus dirigé vers le travail de maintenance, mais il fallait que je m'enlisse.

Seulement je n'avais pas encore 18 ans et il a fallu une lettre de mes parents spécifiant que j'avais leur permission de rejoindre les Forces. Alors officiellement le 15 août 1942 j'étais engagé. Un engagement qui dura jusqu'au 29 décembre 1973, donc une carrière de 31 années et 4 mois et demie.

A la suite de la faillite de ces deux cours, on m'envoie à Toronto pour un cours d'anglais de trois mois où nous sommes logés dans les édifices de l'exposition annuelle de Toronto. Notre espace avait été créé en enlevant les divisions utilisées pour l'exposition de bétails où on avait installé des centaines de lits superposés, des toilettes sans portes et un long bassin d'eau avec des plats de métal accrochés sous le bassin et dont on se servait pour se laver. J'essaie de me rappeler où et comment fonctionnaient les douches mais je n'y parviens pas, tout ce que je peux dire, c'est en étant exposé à ce manque de soins privés que j'ai dû m'adapter et apprendre.

Ce mot apprendre me rappelle soudain qu'un jour j'étais près de mon lit quand un homme plus vieux s'approche et demande s'il

peut me parler. Bien sur lui dis-je. Il me dit, j'ai remarqué par tes manières que tu sembles venir d'une bonne famille et j'aimerais te dire de surveiller les mots anglais que tu utilises qui ne sont pas appropriés en public et que certains te disent de les utilisés quand ils savent que tu ne réalises pas qu'ils sont grossiers. Leçon bien appréciée.

Tout ce qui nous appartenait était dans un sac de maintenance (kitbag) attaché au lit par un cadenas. La routine là consistait au lever, lavage et rasage, douche et l'utilisation des toilettes sans portes qui n'étaient pas toujours libres, le déjeuner et les classes d'anglais, le lunch, de retour en classe et le souper. Les soirées étaient libres jusqu'à 11 heures ainsi que les fins de semaine avec recommandation de pratiquer l'anglais.

Contrairement à beaucoup de mes compagnons qui pensaient se faire valoir en parlant français fort utilisant le langage de sacres alors que j'ai choisi plutôt de rencontrer des jeunes filles pour pratiquer et améliorer l'anglais.

Suite à une rencontre avec Gladys je suis invité à rencontrer sa famille qui m'invite chaque fin de semaine pour une journée avec eux tout en continuant des sorties avec Gladys. La famille est intriguée de ma nationalité de canadien français me demandant maintes questions. J'essayais de comprendre et de donner réponses en anglais, mais souvent nous nous regardions seulement faute de comprendre et répondre. J'ai fini par avoir un vocabulaire suffisant pour me débrouiller. Je me suis senti fière de mon succès, lorsqu'un jour à St Hubert, à la suite du cours d'anglais, je parlais en anglais avec un compagnon et je fus remarqué par un gars, qui avait suivi la même cours d'anglais, il me demande : « où as-tu appris à parler anglais comme ça»? Je lui réponds pendant que vous bavardiez en français à Toronto, j'ai préféré me concentrer sur

l'anglais.

Mais de retour à Toronto, j'ai trois incidents qui méritent d'être racontés. Un jour un ami qui revenait d'une visite au dentiste a croisé un officier sans le saluer comme c'était requis. L'officier l'interpelle et lui dit : tu dois saluer un officier quand tu le croises, pour t'apprendre fais moi 25 saluts, mon ami lui fait le premier salut immédiatement et il arrête, l'officier lui dit, je t'ai bien dis 25 fois et mon ami répond, j'attends le retour monsieur. La règle ici est qu'un salut à un officier doit être réciproqué. Sûrement l'officier de ce jour a dû se rappeler de ne jamais exiger le salut comme leçon.

L'autre qui m'a laissé perplexe, un dimanche je décide de me rendre à la Basilique pour la messe du dimanche où à l'intérieur tout se passe en français à ma grande surprise. Une fois dehors après la messe, plus un seul mot de français, c'était comme si un énorme mur existait entre l'intérieur et le dehors, pourtant les gens parlaient français à l'intérieur. C'était comme s'ils avaient honte de parler français.

Deuxième étape

Maintenant à Saint Hubert, mon premier travail consistait à aérer les parachutes, ensuite les plier d'une façon explicite et les insérer dans le contenant fabriqué spécialement pour son usage par la compagnie Irving. La fermeture de ces contenants était la plus importante fonction car il fallait que le parachute s'ouvre avec un seul mouvement, tiré sur la poignée attachée à la fermeture.

Chaque parachute avait un numéro d'identification qui était maintenu par le Quartier Général, aussi une petite poche au dos contenant une carte sur laquelle était appliquée la signature du

technicien qui avait complété le pliage et l'insertion du parachute dans son sac. Nous avons deux formes de contenants, un attaché au harnais sur la poitrine qui pouvait être mis de côté une fois à bord de l'avion, l'autre servait de siège aux pilotes.

Chaque membre de tous les équipages devait être ajusté par un technicien pour le harnais afin de s'assurer que le choc de l'ouverture du parachute ne cause pas de sérieuses blessures.

Un autre travail, je devais appliquer du tissu aux ailerons d'avion et ensuite les imbiber d'une teinture. Une fois sèche le tissu devenait très tendu et pouvait subir la pression durant le départ et le vol. (Note 1) Lorsque la poignée était tirée, un petit parachute sous tension qui avait été placé sur le parachute plié est lancé hors du contenant amenant aussi le reste du parachute hors du sac.

Ce travail ne fut que temporaire car je me souviens d'avoir été envoyé à Rockliffe à Ottawa pour faire du travail temporaire. En Novembre 1943 je reçois une mutation en Europe. L'annonce de cette nouvelle à mes parents a été très dure sur ma mère, apparemment elle a fait une sérieuse chute de dépression qui a duré plus de trois mois, ce que je n'appris qu'à mon retour en 1946.

C'est durant mon temps à Rockliffe que j'ai rencontré la belle Georgette, mais d'une façon inattendue. Un jour que des amis et moi cherchions une distraction, nous décidons d'aller à Val Tétraut où il y avait un centre de patins à roulettes. Un de mes compagnons qui parlait peu de Français se joint à une patineuse (Georgette) mais elle m'avait remarqué et elle a convaincu sa sœur Madeleine de prendre la relève avec mon ami afin de se joindre à moi et de là commence notre romance. Georgette avait de beaux yeux bruns et une chevelure couleur auburn et beaucoup de talent musical, elle excellait au piano et aurait peut-être dû en faire une arrière car elle

avait trois tantes qui vivaient à New York et elles auraient pu s'occuper d'elle quand elle aurait été élève à la fameuse École des arts de New York, mais son père ne l'a pas permis, disant qu'elle était trop jeune.

Elle avait aussi beaucoup de caractère qu'elle utilisait à sa façon. Un jour, fâchée contre son père, elle lance un cendrier dans sa direction ce qui lui a mérité une punition à genoux dans un coin de la pièce. Sa mère, qui souffrait de la voir ainsi lui dit <demandes lui pardon et il va te laisser partir> Georgette lui réplique : <vas-tu me donner 5 sous si je lui demande >. Ceci pour vous donner un aperçu du caractère de votre grand-mère et arrière et arrière-grand-mère.

Notre idylle consistait à se voir parfois le soir pour une marche et un petit arrêt à un restaurant où est le théâtre et en fin de semaine pour faire du patin à roulettes. Naturellement il y avait du temps au salon aussi pour se caresser et s'embrasser mais jamais passé dix heures, ce qui nous était rappelé par son père qui apparaissait au salon en montant le ressort de son cadran. La famille m'invitait à partager leur repas souvent et je me rappelle que c'est là que j'ai appris à éliminer le sucre de mon café car il n'y avait jamais de sucre sur la table.

J'ai encore en mémoire deux repas particuliers que Monsieur Méthot préparait qui me plaisaient énormément. Une large cuvette remplie de légumes et barbottes ou perdrix, j'en mangeais plusieurs assiettées.

Georges, le frère de Georgette avait une petite voiture décapotable qui était pour deux personnes, mais elle avait aussi un petit siège arrière suffisant pour deux. Nous allions à un lac et une fois-là, nous allions dans les broussailles pour nous changer et nous

baigner parfois hors saison et nous avons beaucoup de trouble à nous réchauffer avant de revenir à la maison, mais ça faisait partie du plaisir. Je n'avais pas beaucoup de temps libre et mes finances étaient très limitées car je devais les partager avec ma famille. Et tout ceci jusqu'au jour où je pars pour l'Europe.

Mon stage en Europe

Me voici à bord du train qui nous amène à Halifax pour aborder le bateau Isle de France avec 18000 autres des Forces Canadienne en route pour l'Europe. Ce bateau de croisière (l'Isle de France) avait été commandé pour se joindre à l'effort de guerre parce qu'il était très rapide il n'avait pas besoin d'escorte mais afin d'éviter les attaques par sous-marins, il faisait des zigzags constamment.

La traversée fut très désagréable, nous couchions dans des hamacs qui balançaient avec le mouvement du bateau et pour beaucoup souffrant du mal de mer, je n'ai pas besoin de spécifier les senteurs que cela occasionnait. Je ne souffre pas du mal de mer mais dès le matin je montais sur le pont supérieur pour y passer la journée entre les exercices de sauvetage. Je ne pouvais pas croire tous ceux qui roulaient d'un coté à l'autre sur le pont sans souci de pouvoir se blesser.

Heureusement, le bateau arrive au nord de l'Écosse et ancre et nous sommes transportés au rivage par de petits bateaux où nous abordons un train spécial qui prendra 10 heures pour se rendre, au sud de l'Angleterre, à une base militaire où nous sommes séquestrés pour 14 jours.

Le 15ieme jour nous recevons une permission de nous rendre

à Cheltenham ou Gloucester. Un ami et moi choisissons Cheltenham et procédons pour monter à bord un autobus à double étages, anxieux d'apprécier cette nouvelle expérience, nous choisissons les sièges avant et laissez-moi vous dire que nous n'avions pas réalisé les sensations que nous avons ressenties.

En ville depuis seulement une heure on entend une sirène et nous apprenons qu'il y a un exercice d'extinction de lumières et que nous devons retourner à la base. Nous nous dirigeons vers l'arrêt d'autobus et instinctivement nous joignons un groupe qui attend. C'est alors que nous entendons « cue up cue up » et une personne dans le groupe nous dit gentiment que le mot est pour nous et nous devons joindre la queue. Voilà, notre première expérience avec les termes anglais et croyez-moi, il y en aura beaucoup d'autres.

Nous voici en route vers une base militaire centrale, Linton en Ouse située près de la belle et historique ville de York qui a beaucoup de vestiges Romains. À ce centre nous sommes assignés à une base aérienne. Pour moi, c'est à Tholthorpe où sont les escadrilles 420 Snowy Owl et 425 Les Alouettes. La seule escadrille Canadienne française en Europe et c'est avec eux que je ferai mon travail.

Une fois que l'enregistrement est terminé je me dirige, avec mon escorte, vers un Nissan Hut, un abri en métal en forme de demi-cercle avec une entrée à chaque bout, et une grande salle avec multi-lits superposés de chaque côté et une petite fournaise au centre.

J'ai dormi là pour un temps limité et je me souviens encore d'une chose. Le couchage consistait d'un lit de ressorts couvert de trois petits matelas minces et une couverture de laine qui ne suffisait guère durant l'hiver, alors nous dormions souvent habillés.

La chaleur de la petite fournaise consistait à brûler un substitut du charbon appelé coke qui ne donnait presque pas de chaleur. Un groupe s'est formé et tous, chacun notre tour, devions aller chercher du charbon dans un lieu connu, pour avoir un feu adéquat, et tous réalisaient le risque et la punition qui aurait été très sévère en temps de guerre car il y avait une restriction obligatoire sur le charbon.

Un jour, on me donne une chambre dans une petite hutte de six lits seulement et une armoire pour chacun où je tombe malade, une grippe sévère qui m'amène à l'hôpital militaire de la base avec une fièvre de 103 + degrés suivi d'une admission à un hôpital militaire anglaise où on détermine que je souffre d'une pneumonie.

Dans la chambre de cette hôpital, il y avait des militaires qui étaient revenus de la guerre, d'autres de leur camps respectifs souffrant de blessures ou maladies incurables dont plusieurs sont morts durant mon séjour, deux dont je me souviens clairement encore. Le premier, un noir qui avait une tumeur au cerveau qui lui occasionnait de terribles douleurs qui le portait à se plaindre fort. Il en est mort durant mon séjour.

L'autre, était un jeune irlandais souffrant d'une tumeur sans espoir de guérison et qui avait une superbe voix, il chantait à l'occasion la chanson Danny Boy que je n'avais jamais ressenti avec tant d'émotion. Il était un très beau garçon ce qui lui attirait l'attention des jeunes garde-malades en devoir, avec plusieurs qui se couchaient avec lui tard dans la nuit. Qui pourrait lui en vouloir de profiter de ces moments de confort et de plaisir. Il est aussi mort durant mon séjour.

J'étais à cette à l'hôpital pour Noël 1943 et je ne peux pas oublier ce jour à cause du cadeau que les patients m'ont donné.

Une pièce de carton portant une feuille d'érable en carton en couleur superposées signé par tous les patients de ma chambre et les infirmières et autre personnel responsable de cette chambre. Je vous le dit, j'ai pleuré d'émotion ce jour-là. Des gens qui attendent la mort et qui ont pensé à moi parce que je suis seul et loin de mon pays. De ce jour, j'ai prié pour eux demandant d'apaiser leurs douleurs quand elles sont trop intenses et d'avancer leur mort quand il n'y plus d'espoir espérant que je fus écouté.

De retour à la base mon travail maintenant consiste à faire la maintenance des parachutes et les harnais et de les donner aux équipes avant leur départ pour chaque mission ainsi que des sandwiches et barres de chocolat à ceux qui les désirent. Souvent le chocolat était refusé et je pouvais le garder pour mon usage quand il était offert.

Nous travaillions des étapes de 12 heures suivi de quatre jours de congé et dû aux heures de travail nous avons la permission d'utiliser un petit poêle de deux ronds pour préparer nos repas, sachant cela, nous demandions à nos familles de nous envoyer du Pam ou autre sorte de viande en boîte dans leur paquets.

Les œufs durant la guerre étaient rationnés pour les familles. Un jour je décide de me rendre à une ferme non loin de la base où je frappe à la porte. Une dame ouvre et demeure bouche bée. Pensant qu'elle avait peur de mon uniforme je lui dis simplement que je suis un canadien à la recherche œufs frais et peut-être un petit morceau de beurre. Elle se remet vite et me dit : il faut m'excuser vous ressemblez tellement à mon fils que je le croyais de retour de l'Afrique.

Une fois bien rétablie, elle me dit qu'elle peut m'aider mais

que je dois garder cela secret dû au rationnement. Alors, de cette date nous échangeons chocolat pour beurre et œufs. Mes compagnons étaient plein de mercis naturellement et nous faisons attention de préparer cela loin de l'attention de tous.

Nos jours de congé nous aimions prendre nos bicycles et partir en visite des coins spéciaux. Il y avait une étape qui nous amenait à Ripon, Harrogate et Knasborough que nous pouvions faire en quelques heures, mais plus souvent nous allions à une place pour y passer la journée.

Knasborough était des plus intéressants, un petit village entouré de montagnes situé près d'un lac où les gens se promenaient en canot ou autres embarcations et au bout du lac coincé au fond d'un creux de montagne il y avait un restaurant en plein air avec une clientèle abondante qui vivait la vie sans soucis que la guerre existait. Nous sommes allés là souvent, c'était si paisible.

Harrogate était une plus grande ville qui avait un hôtel réservé aux troupes, nous pouvions couchés là pour l'équivalent de deux dollars. Il y avait aussi un très large cimetière militaire qui était impressionnant à voir avec toutes ses croix dédiées aux militaires morts au service.

Un jour j'avais une raison spéciale d'y retourner pour repérer la tombe du fils, d'une famille de Loretteville, qui est mort dans l'explosion de son avion, avec son équipe en partant pour une mission de bombardement. La famille bien connue du nom de Lavallé était amie avec ma mère et mon père. J'ai repéré la tombe et pris une photo que j'ai délivrée à la famille à mon retour en 1946.

Souvent quand les équipages venaient chercher leur

équipement pour une nouvelle sortie, je les observais et je ne voyais pas d'anxiété dans leur comportement et s'ils en avaient ce n'était pas visible et je savais que plusieurs n'étaient pas beaucoup plus vieux que moi et qu'ils entreprenaient une tâche au-delà de leur âge.

Un soir un des pilotes dont je ne me souviens pas du nom disait à un compagnon, on m'a assigné E pour Easy (désignation de l'avion) et je ne suis pas à l'aise avec cet avion. Durant le bombardement l'avion est frappé et doit être abandonné, l'équipage saute en parachute. Ce n'est que plus tard que nous apprenions que tous avaient survécus et qu'ils étaient prisonniers de guerre. Durant l'emprisonnement le pilote est promu Officier, il était sergent au départ.

Nous avons tous vécu des moments tristes. Quant au retour des avions nous attendions de savoir qui n'est pas revenu, car pour moi il y avait au moins six amis que je connaissais et beaucoup devenaient plus proche avec nos rencontres constantes dans mon travail. Souvent on se tenait en vue de l'atterrissage comptant les avions à leur arrivée. Parfois, sachant qu'il en manquait un, nous écoutions espérant qu'il y avait un délai non prévu, quand soudain un bruit de moteur nous excitait et se changeait en cri de joie pour un pilote qui avait réussi à le ramener en dépit des dommages subis, parfois seul, ayant donné le commandement à son équipage de sauter en parachute, autre temps avec l'équipage complet.

Chaque jour avait son histoire, j'avais un ami Jean qui avait suivi le cours de sans-filiste avec moi et un jour en sortie de bombardement lui et tout l'équipage de leur avion ont du sauter en parachute et ils ont tous été pris prisonniers de guerre. Tous sont retournés après la guerre sauf Jean. Nous avons appris beaucoup plus tard ce qui lui est arrivé. Un militaire allemand l'escortait pour

aller à une nouvelle location et durant le trajet fait à pied plusieurs jeunes Allemands ont décidé de lui infliger des coups de bâtons mortels pendant que le garde se contentait de les regarder faire. Jean était un parfait gentil homme, poli, religieux et en amour avec une copine de Montréal qui l'attendait et lui écrivait à tous les jours. Il y a eu un livre qui été écrit par un allemand réfugié au Canada qui a recherché et obtenu tous les détails afin de publier l'histoire de Jean. J'ai une copie de ce livre. L'histoire dit aussi que la copine de Jean ne s'est jamais mariée.

Un autre soir que les avions survolaient pour rejoindre les autres durant un temps couvert de nuages , l'avion conduit par un jeune pilote un très gentil jeune homme, a été frappée par un autre avion qui a sevré la cabine avant de l'avion logeant le pilote et deux autre membres de l'équipage et tombe au sol.

Avant que l'accident arrive le sans-filiste portait un parachute normalement attaché sur la poitrine et l'ayant enlevé en s'installant à son poste. Il a eu un pressentiment quelconque et l'a remis sur sa poitrine, mais avant qu'il ait pu compléter l'attachement, il y eu une explosion et il se voit descendre en parachute et d'après lui n'a aucune connaissance de ce qui est arrivé avant.

Nous avons dû obtenir la permission de détruire le parachute qui était imbibé de sang et autre débris. Ce pauvre jeune homme a été tellement touché par ce qui lui arrivait. Ses cheveux noirs ont blanchi du jour au lendemain et il fut renvoyé au Canada.

Il faut que je vous dise que ce n'était pas toujours des jours désastreux. Il y avait des temps de plaisir comme de temps à autres, il y avait une soirée de détente complète où les équipages se joignaient à nous dans la salle où nous mangions normalement et où on avait installé plusieurs barils de bière et il ne suffisait que de nous

servir à volonté. Tous en avaient grandement besoin mais pas moi je ne buvais pas encore, mais je participais avec des boissons non alcooliques.

La routine normal existait pour les repas, chacun de nous avait reçu originalement un (mess tin) (gamelle) deux petits plats de métal rectangulaires, un contenait les ustensiles et une tasse et ils se renfermaient un dans l'autre et avaient un ganse pour les transporter. Si on perdait cette gamelle, il ne restait plus que manger avec les mains, impossible tâche, voilà comment précieux c'était.

Parfois le Commandant se mettait en ligne, sans gamelle, avec les troupes, alors au moment où un de nous sortait le Commandant lui disait : tu as fini, passe là moi svp. Sa façon de montrer son support.

Il y avait un petit village non loin de notre base et il y a eu bien des occasions de rencontrer les filles aux activités locales.

Comme nous avions passage gratuit sur le train, j'en ai profité pour aller en Écosse, précisément à Edinburgh ville qui m'a vraiment plu, la rue principale appelée Princess était spéciale, tous les commerçants avaient leurs magasins d'un côté et l'autre coté des jardins de fleurs et kiosque de musique. Je me souviens du jour ou j'ai pu admirer trois magnifiques parterres ronds contenant les effigies, en fleurs de couleurs, des présidents de l'Angleterre, des États-Unis et de la Russie, très loin de impressionnant.

Un des kiosques était assez large pour une orchestre et situé à la base d'un large Château en hauteur accessible au public. Durant mon premier voyage, j'ai rencontré une jeune fille et ce fut agréable de passer du temps ensemble pour une journée seulement, car elle vivait avec ses parents dans un petit village

appelé Preston Pans à l'est de Edinburgh. Nous avons échangé nos adresses et dans une de ses lettres elle m'invite à venir rencontrer ses parents si je retourne. Et de ce jour, mes vacances se passaient à visiter cette famille. Le père était un mineur et la mère était maitresse de maison.

Quand j'allais là, je couchais dans un lit dans le mur du salon sur un matelas si doux que je disparaissais dedans et ce luxe me coutait très peu, j'apportais des barres de chocolat et des cigarettes qui nous coutaient un dollar le carton, que j'accumulais pour chaque voyage. Un jour que j'étais là, la mère me sert des œufs frais pour le déjeuner et sert des œufs en poudre à son mari. J'ai tout de suite dit, votre mari mérite ces œufs plus que moi, elle me dit ce que je sers et à qui je le sers me concerne. De ce jour pas un mot à part de merci.

Une autre occasion durant une visite, je me lève un matin et le lit est plein de sang, là j'étais réellement en peine, je m'examine et ne trouve rien et je me demandais comment vais-je dire cela à la mère. Finalement je lui dis et elle me réplique, c'est probablement une hémorroïde, penche toi je vais voir, je lui réplique ne vous inquiétez pas, je vais aller voir le docteur dès mon retour à la base. Sans plus un mot elle défait le lit et précède à tout laver.

Le docteur à la base confirme l'hémorroïde et me donne des suppositoires. La famille avait beaucoup de plaisir à jouer au domino avec les amis. La jeune et moi partions pour une marche parce que c'était bien brouillant. Souvent aussi nous allions au pub en famille et cela me plaisait beaucoup même si je ne buvais pas, j'aimais l'atmosphère.

La journée de l'annonce de la fin de la guerre, le Commandant ordonne à tous de nous rendre sur le terrain d'atterrissage et de

nous enligner de chaque côté de la piste. On nous donne des fusils pour décharger des cartouches de sauvetage. Le Commandant arrive sur une jeep et le moment où il part nous lançons nos fusées au-dessus de lui en criant et dansant. Une fois la guerre terminée les avions furent préparés pour le retour au Canada et il n'y avait plus de travail pour nous naturellement.

Nouveau poste

Je fus muté à une unité anglaise appelée Basingstoke, toujours attendant le retour au Canada. Durant notre temps-là, le commandant reçoit un appel d'une unité militaire qui enseignait la conduite des véhicules militaires aux jeunes filles. Il demande à notre commandant s'il peut envoyer un groupe de nous pour une danse que les recrues voulaient organiser. Un camion rempli de nous part et c'est là que j'ai eu la chance de danser avec Princesse Elizabeth, malheureusement pour une courte distance car elle voulait plaire à plus de nous que possible.

Aussi je ne dois pas oublier la fin des activités de guerre du Pacifique. Les troupes basées ici ont commencé à apporter tous les meubles des baraques sur le terrain des pratiques militaires et y ont mis le feu dedans, ce qui s'est terminé par un énorme feu de joie auquel nous avons participé naturellement.

Nouveau poste

Je fus transféré une seconde fois pour une base à Swindon non loin de Reading. C'est aussi ici que j'ai pris ma première bière, un groupe se préparait à partir pour la ville et ils m'ont convaincu de les rejoindre. Naturellement une fois en ville tous se rendent à un pub anglais et me convaincre de boire une bière légère et me dise pour

la déguster, tu dois la boire tout d'un coup. Je procède à le faire avec le résultat que j'étais ivre.

Je me rappelle que le Commandant de cette unité organisait des soirées de danse et un camion était envoyé à Reading pour ramener des jeunes filles .J'avais fait la connaissance de plusieurs jeunes filles à un club de cette ville qui organisait des rencontres pour les troupes. Une me plaisait particulièrement et je l'invite à une de nos danses. Nous attendions l'arrivée du camion avec les filles et soudain quelqu'un annonce que le camion a eu un accident et plusieurs sont blessées. Comme ma jeune fille avait accepté de venir et qu'elle n'était pas à bord du camion, j'ai assumé qu'elle n'était pas une des blessées. Ce n'est que le lendemain que j'ai pu me rendre chez elle et quand elle ouvre la porte, je la vois avec une béquille et pleine de bandages. Nous n'avons jamais dansé ensemble mais pour le peu de temps qu'il me restait nous nous sommes contentés de faire des marches et parfois d'aller au théâtre. C'est aussi a cette base que la patience a fini par rendre les choses plus difficile, plusieurs avaient organisé, car pas de travail, nous partons tous avec nos bicycles et passons notre temps dans les pubs.

Cette grève, parce que les journaux avaient publié que le ministre de la défense canadienne avait dit : « les troupes canadiennes sont très contentes de rester en Angleterre temporairement » Tout a commencé quand les lettres des femmes mariées, des fiancées, des parents, des frères et sœurs ont commencé à arriver disant « tu aimes ça, restes la.» Plusieurs personnes responsables de la grève ont subi des sentences d'après ce qui nous a été dit plus tard mais pas à nous.

Départ pour le Canada

Bravo, en avril 1946 on m'envoie à un centre où les départs pour le Canada étaient organisés. Alors encore une fois me voilà à bord de L'Isle de France, un voyage beaucoup moins difficile, meilleure température, une mer moins agitée et moins de personnes affectées du mal de mer.

Surtout l'attitude générale était très gaie et naturellement des parties de poker où plusieurs ont perdu leur dernier chèque. Pour moi, ma place favorite était près des rampes à regarder la mer qui me faisait relaxer car je ne dormais pas assez profondément la nuit dans nos hamacs où il y avait toujours la senteur des copains souffrant du mal de mer.

Maintenant arrivé sur terre ferme et en route par train pour Lachine, Québec, site où le procédé de terminaison de service militaire se passe. Vous auriez dû voir la joie exprimé par plusieurs lançant leur képis en l'air en criant fini je suis libre tout en dansant.

J'avais une décision à prendre mais pas dans l'immédiat. La première chose appeler Georgette mais j'avais aussi à revoir mes parents, alors je prends vite la décision de demander à Georgette si elle aimerait venir rencontrer mes parents. Elle devait demander à son père et suite à une courte discussion avec lui, il me dit oui. Je vais chez elle et ensemble nous partons prendre le train pour Québec et nous rendre chez mes parents.

J'introduis Georgette à tous présents et après maintes questions, nous passons à table pour déguster après presque trois ans, enfin un repas de ma mère. Malheureusement ayant fait tous ces trajets suite au débarquement, la fatigue me prends et j'ai des difficultés à garder les yeux ouverts même qu'à un moment je lance : « quand va-t-on manger? » Et le repas était terminé. La pauvre Georgette a passé la soirée seule avec ma famille car j'ai dû prendre

le lit. Je peux imaginer comment elle a dû se ressentir. Nous avons eu une semaine à corriger ma faute.

Trenton, Ontario

À mon retour à Lachine ayant discuté ma situation avec mes parents et M. Méthot, je décide de rester en service temporaire avec l'aviation, je devais attendre de recevoir une mutation et on m'envoie à Trenton Ontario. Afin de pouvoir continuer ma romance avec Georgette, je devais me rendre à Hull par train pour les fins de semaine. Ces voyages et mon travail sont devenus très épuisants et Georgette et moi décidons, avec la permission des parents, de nous marier le 14 Septembre 1946 en l'Église Saint Rédempteur de Hull. Afin de pouvoir assister au mariage mes parents furent invité chez les Méthots.

Georgette a eu 20 ans le 15 septembre et moi j'avais 22 ans depuis le 7 septembre 1946. Nous partons pour une courte lune de miel à Sainte-Agathe des Monts, nord de Montréal. Au retour de ce séjour nous préparons le départ pour Trenton, Ontario où j'avais loué une chambre afin de chercher un petit appartement. Avant de partir de Hull, nous avons confié à mon beau-père une grosse valise qu'il devait nous envoyé par transport.

Le matin de notre arrivée, avec Georgette installée dans la chambre en ville, je reçois un avis de me rendre au bureau central de la station et on m'avise que je suis transféré à la base de Rockliffe à Ottawa. Un appel à mon beau-père cancel le transport de la valise et je lui dis que nous sommes en route pour Ottawa pour y rester. Nous nous installons chez le beau-père pour le temps qu'il nous faut pour trouver un appartement.

Nous trouvons ce petit appartement d'une chambre à coucher, une petite cuisine et un passage assez large pour y installer un divan menant à l'entrée principale, une petite galerie à l'arrière avec une cour, tout cela à 2 maisons du beau-père sur la rue Saint Laurent connue aujourd'hui du nom d'Allumettière.

Georgette attend un enfant en septembre 1947. Guy est né le 21 de ce mois durant une terrible tempête, éclairs, tonnerre et pluie, au milieu de la nuit. Il pèse plus de 10 livres et a une large tête. Georgette est complètement absente de toutes connaissances de ce qu'elle venait de passer au travers. Apparemment, son docteur croyait fortement que les femmes ne devraient pas souffrir en enfantant, il lui avait donné une piqure assez forte pour éliminer toutes douleurs et les effets ont continués pour plusieurs jours après.

Alors commence notre nouvelle vie de parents avec le petit qui couche près de nous dans son petit lit, il pleurait beaucoup et nous ne pouvions le contenter. Le docteur que nous avons consulté nous dit : ((votre enfant meure de faim, si je lui donnais une banane il la mangerait toute.)) Enfin une solution et la vie continue.

Un jour nous décidons de nous procurer un petit frigidaire que nous achetons avec paiements mensuels et bien avisés que nous ne pouvons acheter autre article au crédit avant que le frigidaire soit payé au complet. Vous pouvez vous imaginer le temps que ce paiement a duré avec un revenu de 100 dollars par mois.

Georgette tombe malade et le docteur vient la voir et il lui dit qu'elle avait subi une fausse couche, mais nous n'avons jamais su son identité car le fœtus n'était pas assez avancé.

Le grand-père est réellement très fier de son petit-fils et le dorlote beaucoup maintenant qu'il marche et un jour il part avec lui

pour aller chez un barbier. Guy avait de beaux cheveux blonds avec des frisettes et le beau-père décide de le faire trimmer. Il revient à la maison avec lui et quand Georgette le voit, elle faillit perdre connaissance et demande pourquoi avez-vous fait cela? Il réplique, il n'est pas une fille, c'est un garçon. Georgette ne lui a jamais pardonné.

Durant les années que nous avons vécus à Hull, mon travail à Rockliffe consistait à apprendre toutes les différentes phases du programme Safety Equipment (équipement de sauvetage) c'est-à-dire parachutes et harnais et leur réparation si nécessaire comme changer une partie du parachute et la coudre en place, nous avions aussi des machines pouvant coudre les harnais au nécessaire, vérifier les sacs de sauvetage, changer les pièces hors-date ou endommagées, enlever les canots de sauvetage de leur compartiment sur l'avion, les gonflés avec la bouteille de CO2 attachée, vérifier et réparer les endroits usés pour empêcher le CO2 de s'échapper durant le déploiement automatique d'urgence. Recharger les bouteilles de CO2. Il y avait aussi l'inspection du déploiement du siège éjectable du pilote. Enfin l'inspection du système d'oxygène de l'avion. Les canots de sauvetage étaient fabriqués de plastique spécial qui pouvait être réparé comme on le fait pour les pneus d'automobiles. J'apprenais toutes ces méthodes en attendant de prendre le cours préposé pour le métier de Safety Equipment.

D'ailleurs, je fus envoyé prendre le cours en 1949 à Aylmer Ontario et Georgette n'avait pas l'intention de rester seule pendant la durée du cours. Nous sommes partis en famille trouver un petit logement convenable et ce fut l'initiation de la langue anglaise pour Georgette qui n'était pas complètement bilingue. Je ne pouvais pas m'empêcher de rire quand elle me racontait ses courses au magasin et sa façon de montrer ce qu'elle voulait et le boucher où le commis

lui donnait les mots appropriés en anglais. Je dois avouer qu'elle a vite appris. Durant le temps-là, Guy fut initié au théâtre, car c'était notre sortie favorite en fin de semaine, d'ailleurs il fallait aussi vivre selon nos moyens.

De retour à Hull et Rockliffe pour un courte durée car nous recevons une mutation de retour à Trenton Ontario en 1950 l'année de ma première promotion, j'étais maintenant Caporal (deux barres sur les manches.) La mutation à Trenton était la première qui était payé par le gouvernement mais on nous donnait seulement \$100 dollars pour tapis et rideaux et autres. Notre vie sociale consistait à participer aux activités organisées par les amis que nous avons rencontrés et beaucoup de théâtre local où nous allions toujours avec Guy qui y prenait goût.

En 1952, je suis promu sergent responsable de notre section de Safety Equipment et peu de temps après nous recevons un transfert à Portage la Prairie, Manitoba, environ une heure de route au nord de Winnipeg.

Nous décidons d'acheter une voiture Ford Mercury seconde main. Notre première voiture, que nous chargeons de nos choses personnelles et ma première expérience de conduite sera de plusieurs jours en route pour Portage La Prairie destination finale où nous avons trouvé un petit logement au village.

La première journée au travail fut très mouvementée car j'étais là pour ouvrir un nouveau département de Safety Equipment. Il s'agissait de commander tout ce dont nous avons besoin d'un département central créé pour cela et on nous a prévenu que tout doit être prêt dans quelques jours. Mission accomplie et nous sommes prêts à recevoir les avions.

Durant ce temps Georgette prépare la maison et commence à rencontrer des voisins pour savoir où elle peut aller pour les aliments surtout. Il nous reste à attendre que les meubles qui ont été envoyés par camion arrivent pour finir de s'installer.

Quelques mois plus tard, Guy est atteint de chickenpox et Georgette décide qu'elle a besoin de quelqu'un pour l'aviser. La cour est pleine de neige mais elle s'aventure d'aller chez la voisine Madame Duprey qui la reçoit les bras ouverts quand elle réalise que Georgette parle français et elle vient à notre maison prendre control et nous dire ce qu'il faut faire.

De ce moment, nous devenons amis de cette famille de trois garçons plus âgés que Guy. Le père Phil est gérant général de la récolte des betteraves du Manitoba. Je dois avouer que nous avons pu rencontrer beaucoup de gens du village et des Forces armées par son entremise, alors nous ne manquions pas de contacts pour socialiser. Georgette avait surtout une amie en sa femme.

Nous avons appliqué pour avoir une maison sur la base et ce ne fut pas très long avant que nous déménagions dans une belle petite maison duplexe avec une cour deux chambres à coucher, salle de bain et demie et un grand salon qui a connu beaucoup de réunions de groupe pour des soirées de plaisir. Nous avons aussi beaucoup de diversions au club des non commissionnés (NCO's mess).

Parfois Georgette était invitée par les femmes des officiers pour modeler à des soirées spéciales organisées par eux pour collecter des fonds en support de charité locale mais elle n'aimait pas trop modeler mais plutôt aider aux préparatifs.

À mon travail, pour la première fois nous avions des femmes,

engagées par le service, qui travaillaient maintenant dans notre métier. C'était ma première expérience, qui me demandait beaucoup plus de control. Nous avons la responsabilité d'être officier du jour une fois par mois ce qui nous autorisait de fermer tous les bars à une heure établie, excepté le bar des officiers si un officier senior prenait la responsabilité par une signature.

Nos contacts avec les Dupreys étaient plus constants, nous les avons invités à devenir membres associés de notre bar et nous nous rencontrions souvent à leur maison. Un jour Phil me demande si je voulais gagner des gages extras, il avait besoin d'aide à surveiller la récolte de plusieurs terrains où il cultivait des concombres et comme je pouvais le faire en fin de semaine, j'ai accepté car nous pouvions utiliser l'argent extra. Ma responsabilité était d'assurer que les concombres collectés étaient d'une certaine grosseur seulement.

Nous avons aussi rencontré un sergent Bernie Beaton et sa femme qui travaillait à Winnipeg dans une banque et venait à Portage les fins de semaine. Ils sont devenus nos meilleurs amis, une amitié qui a duré plus de 60 ans. Bernie est décédé et je n'ai aucun contact avec sa femme.

Notre séjour à Portage fut de courte durée, un jour que j'avais été informé d'une mutation à Saint Jean Québec, je pars pour aller à notre maison pour le dire à Georgette, quand je la rencontre en chemin elle venait m'aviser qu'elle était enceinte. Deux bonnes nouvelles révélées à mi-chemin par hasard.

Saint Jean d'Iberville

À Saint Jean nous avons vite trouvé un appartement au troisième étage où nous avons rencontré une dame originaire de Montréal mariée à un gentil messieurs originaire de la Suisse qui parlait au moins 5 langues, ils étaient sans enfants.

Mon travail au nouveau poste consistait à me rendre familier avec 15 sujets différents enseignés aux recrues du service militaire. Donc premièrement, je devais pendant deux semaines, être en classe pour écouter et apprendre tous ces sujets car la troisième semaine, je devais présenter mes plans de leçons au chef et commencer à enseigner. Je vous assure que je n'étais pas trop approchable au travail, ni à la maison pendant ces deux semaines. Je n'avais jamais enseigné avant, en plus il fallait le faire dans les deux langues officielles. Mais comme dans bien d'autres occasions, j'ai fini par devenir un acceptable PROFESSEUR.

Mais je retourne à Georgette, elle continuait sa grossesse qui se termine le 3 novembre 1954 et celle fois elle ne voulait aucune drogue car elle ne voulait pas revivre ce qui c'est passé avec la naissance de Guy. Lynn est née vers 10:30 du matin en parfaite santé mais elle avait le cordon entouré trois fois autour du cou. Nous avons été chanceux de ne pas la perdre. Georgette pleinement consciente et en bonne forme.

C'est aussi l'année que Guy doit commencer l'école, il n'a pas pu commencer en 1953, il a eu ses 6 ans le 21 septembre et il devait avoir ses 6 ans accomplis pour commencer le 2 septembre 1954.

En 1956 Georgette décide qu'elle aimerait travailler en dehors et notre voisine offre de garder Lynn. Elle trouve du travail dans un magasin de linge pour dame, propriété d'un juif. Elle a beaucoup de goût pour les vêtements et un jour une dame se présente, elle la regarde et lui dit je regrette madame, je n'ai rien ici

qui vous conviendrait. Quand le juif apprend cela, il lui demande ce qui se passe et pourquoi elle a renvoyé cette dame? Georgette lui répond, je ne vendrai pas à une dame du linge qui ne lui conviendrait pas et si vous ne me permettez pas de faire cela je devrai partir.

Une autre dame se présente et elle l'habille complètement et quand la dame arrive chez elle son mari lui demande où as-tu pris tout ce linge qui te convient si parfaitement? Le juif a dû se plier car cette dame et bien d'autre sont revenues.

De retour à mon travail, je suis promu Flight Sergeant, une couronne est ajoutée à mes trois barres. Maintenant je deviens aussi l'aide de notre Capitaine qui dictait chaque jour les personnes assignées aux différentes classes à notre service pour tous les sujets désignés pour la journée.

Nous avons un grand tableau sur lequel chaque classe, sujet et instructeur étaient écrits avec une craie. Les instructeurs avaient tous été assignés d'une lettre pour identité, par exemple la mienne était un O. Nous avons des officiers, des sergents et Caporals comme instructeurs. Suite à ma promotion mon Capitaine me dit dorénavant c'est toi qui s'occupe du tableau et il disparaît. Mais moi je ne dictais pas chaque instructeur était questionné avant d'être assigné à une lecture.

En vue de ma nouvelle position je donnais moins de lecture car je devais aussi résoudre les problèmes que les juniors instructeurs avaient avec le contrôle de leurs classes. Comme par exemple, un instructeur junior m'envoie un élève qui dérangeait la classe au lieu d'utiliser et imposer son autorité. Pour moi c'était facile, j'envoyais les rebelles travaillés dans le parterre des plantes dehors pour le temps de la lecture sous la surveillance d'un caporal qui s'occupait du jardin dans ses moments libres.

Un jour, il nous manquait des instructeurs et je prends la relève, j'arrive en classe et je regarde. Je reste la bouche bée, je regardais une classe de 60 jeunes filles, pas un seul homme, je me suis repris car les filles étaient normalement plus difficiles à contrôler que les hommes et il fallait démontrer notre contrôle. C'est dans cette classe que j'ai surpris une élève qui passait des notes à une autre. Elle le niait, mais je l'envoie travailler au jardin. Il était important de leur démontrer que notre autorité était présente en tout temps. Parfois nous avons des cas assez sérieux qu'il fallait les paradés en discipline en face de notre Capitaine qui devait aussi être très sévère pour maintenir le contrôle. Nos classes n'étaient rarement moins que 40 à 45 recrues mais plutôt 50 à 65. Nous avons beaucoup de difficultés durant les saisons chaudes et humides car les recrues avaient beaucoup de difficultés à ne pas s'endormir. Il fallait les faire lever quelques minutes souvent.

Pour cette raison, un jour je décide qu'il nous faut faire peindre les classes de couleurs douces et pastel. Je prépare un plan que je présente au Colonel en charge et je lui demande d'autoriser la peinture et les travaux nécessaires. Heureusement il est fort d'accord et le travail est accompli très vite. Nous avons vite remarqué comment ce fut effectif aussi.

Un jour on me recommande d'appliquer pour devenir officier. Je remplis une application pour le métier de télécom ou approvisionnement. On me demande de me présenter au bureau du Colonel Commandant qui me demande pourquoi appliquer pour ces deux métiers? Je lui réponds, je suis un homme de métier. Il réplique tu n'as pas beaucoup de chances avec ces deux métiers applique plutôt pour administration et tu seras commissionné demain.

Mais je résiste et il dit je ne comprends pas pourquoi, ce serait idéal pour toi car le travail que tu fais présentement est travail

d'administration et tu es hautement recommandé par tes supérieurs, mais je refuse. Maintenant que j'y pense j'ai brulé ma chandelle ce jour là, j'aurais probablement terminé ma carrière deux grades plus haut.

Croyez moi ceci n'est pas une occasion de dire par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute type d'accusation mais bien que vous sachiez que l'opportunité était présente.

Nos fins de semaine, nous allions soit à Hull ou à Québec visiter la famille de Georgette ou ma famille. Une fois Guy avait peut-être deux ans ou trois en visite chez ma famille. Mes parents avaient une petite maison sur un coin de rue et Guy voulait aller dehors mais Georgette était craintive de le laisser là seul où il pourrait aller dans la rue, mais maman lui dit laisse le faire, Rex notre chien va l'empêcher d'aller dans la rue. Nous l'observons et oui le moment où Guy s'avance Rex s'interpose et le pousse dans la cour légèrement sans le bousculé alors nous relaxons. C'est durant ces visites que je revis des souvenirs de ma jeunesse.

Mutation à Edmonton, Alberta

Maintenant 1957. Je reçois un transfert à l'école d'enseignement pour la survivance. Nous chargeons la voiture et partons sachant que nous serons sur la route pour plusieurs jours avec deux jeunes enfants, Guy venait d'avoir 10 ans et Lynn presque trois ans. Le voyage se passe bien et nous sommes maintenant à Portage la Prairie et nous arrêtons chez les Dupré qui ne nous attendent pas du tout.

Je frappe à la porte mais il y a beaucoup de bruit et je ne suis pas entendu. Alors j'entre et la dame se retourne et me dit qui êtes-

vous, vous vous trompé de maison, mais voyons Jeanne, tu ne reconnais pas Roger? Elle se lance vers moi pour m'embrasser et elle commence les questions, mais je l'arrête et lui dit ma famille est dans la voiture, alors elle s'exclame mais fais les entrer. Quelle belle réunion, Jeanne prends son téléphone et appelle Phil qui arrive tout excité. Ils étaient tellement contents de nous revoir, tout comme nous d'ailleurs.

Edmonton, Alberta

Le lendemain en route pour Edmonton nous nous arrêtons à un hôtel pour quelques jours afin de trouver un logement et me rapporter à l'école de survivance. La deuxième journée de recherche nous trouvons un petit logement au deuxième étage de la maison d'un couple de professeurs avec deux jeunes enfants. Ce n'était pas grand, même que Guy devait dormir dans un passage mais pour le moment c'était suffisant.

Durant la période que nous avons vécus là. Le père de Georgette est décédé des suites de ses blessures durant la première guerre et quelques jours. À la suite le jeune garçon des propriétaires se lève une nuit et en passant devant Guy en route pour la toilette, il a vu le grand-père qui était penché sur Guy, ce qui lui a réellement fait peur et a réveillé tout le monde de la maison. La seule explication naturellement, le grand-père avait besoin de revoir son petit-fils avant de procéder dans son passage à l'infini.

Nous avons à la suite trouvé une petite maison convenable et non loin de tout car Georgette, qui ne conduit pas la voiture, devra être seule souvent à cause de mon travail, lequel je procède à vous décrire maintenant.

Je me suis présenté à l'unité responsable des cours de survivance anxieux de savoir pourquoi on m'avait envoyé là. Le travail consistait à apprendre à devenir un instructeur de méthodes de survivance requises à tous les équipages d'un avion en service.

Pour accomplir ces instructions, nous avions un camp près d'un lac au sud d'Edmonton. Maintenu par un couple responsable de préparer la nourriture pour les instructeurs et aussi de faire le service d'un gros générateur qui produisait l'électricité pour tout le camp composé de diverses chambres, toilettes, une grande cuisine, un salon et un grand congélateur.

Les personnes suivant le cours étaient logées dans des appendices (lean-to) qu'ils devaient monter en accord avec le curriculum du cours et devaient manger des rations équivalentes à celles contenues dans l'équipement de sauvetage à bord de leurs avions et ce pendant 10 jours, mais ils pouvaient aussi se nourrir de petits bétails, oiseaux et poissons qu'ils pouvaient attraper. Le séjour au camp durait trois jours pour suivre des exercices de sauts équivalents à ceux qu'ils subiraient en parachute.

L'école avait érigé une plateforme d'où chaque étudiant, portant le harnais du parachute, sautaient attachés à un câble qui se relâchait automatiquement et ils devaient alors se préparer à toucher terre en pliant un peu les genoux et rouler si nécessaire. Cet exercice se répétait tant que l'étudiant ne le faisait pas correctement car de commencer à se trouver un lieu convenable, après avoir sauté en parachute, avec une blessure grave complique beaucoup la chance de survivance.

Les trois premiers jours près du camp étaient surtout pour initier les étudiants à vivre des produits disponibles dans cet environnement et surtout d'apprendre à monter un abri et comment

préparer le sol pour le sac de couchage. Je dois ajouter qu'à certain temps de l'année, il y avait très peu d'oiseaux ou de bétails alors les rations devaient suffire. Par exemple, les lièvres normalement s'installent où il y a suffisamment de nourriture sauvage et quand il n'y en a plus ils partent pour ne revenir que 7 années plus tard pour permettre à la nature de renouveler leur nourriture.

Maintenant le temps est venu de partir et d'analyser d'autres endroits convenables à la survivance, ce qui prenait normalement plusieurs heures pour s'y rendre mais toujours à temps pour monter l'abri pour la nuit. Durant les gros froids il fallait couper des arbres si nécessaire pour chauffer le feu au-devant de l'abri qui est ouvert à la nature. L'école de survivance avait la permission de mettre des nets dans les petits ruisseaux et d'installer une enseigne qui avisait que c'était pour un cours de survivance, mais les plus hardis pêcheurs les enlevaient quand même, au grand chagrin des survivreurs. Il y avait aussi un oiseau très curieux qui se perchait dans les arbres là où des survivreurs en groupe parlaient et cet oiseau était si intéressé à écouter la conversation que nous pouvions mettre un lasso au bout d'une grande perche et le saisir sans qu'il réalise son sort.

À la fin du cours chaque élève était jugé et donné un grade. Mais le plus important, pour ces affamés, c'était l'arrêt au restaurant sur la route de retour. Maintenant que je vous ai détaillé plus ou moins le curriculum de cours, il y a aussi la préparation à devenir un instructeur et quoi de mieux que vous décrierez mon cas. Après plusieurs lectures à la base j'ai dû prendre le cours au camp et plus tard celui de l'arctique que je détaillerai plus tard.

Je n'ai pas été bien chanceux pour la saison car c'était en pleine hiver avec des températures jusqu'à plus de vingt degrés sous zéro en plus, il y avait aussi beaucoup de neige. Notre sac à dos contenait des rations pour les 7 jours, un sac de couchage, une

petite poêle, une petite hache et un morceau de parachute. Nous sommes partis en marche vers un lieu déjà choisi par l'instructeur et notre option maintenant était de choisir un lieu convenable pour monter notre abri pour les 7 jours qui suivent.

Il s'agissait donc de trouver où nous serions protégés du vent et où la terre était ferme, éloignée des arbres afin de pouvoir partir un feu assez intense pour recevoir une chaleur qui nous permettrait de ne pas geler un ou plusieurs membres de notre corps. Après avoir monté l'abri qui consistait de deux triangles de branches d'arbres de 4 à 5 pieds de haut sur lesquels nous avons monté une autre branche et la fabrique sur l'arrière et sur les côtés suivi d'une couche de branches de pin sur lequel on étendait le sac de couchage. Laissez-moi vous dire que 6 arbres qui brulaient toute la nuit ne suffirent pas à nous donner suffisamment de chaleur pour dormir une nuit complète avec un tel froid. Il a fallu nous lever souvent pour faire des exercices et de retourner au sac de couchage. Je ne me souviens pas d'avoir eu si froid de toute ma vie. Le manque de sommeil et la recherche de nourriture et d'arbres pour le feu de la nuit suivante, chaque jour ont épuisés notre énergie, mais il fallait survivre.

Le lendemain de la dernière nuit, l'instructeur nous avise de nous tenir près de notre abri car il allait vérifier l'emplacement de notre feu pour déterminer si nous l'avions bien éteint. Nous étions loin de penser qu'il nous dirait que notre feu était encore vivant en profondeur. Nous avons du creuser avec notre petite hache et notre poêle à plusieurs pieds de profondeur avant qu'il soit satisfait, une dure et importante leçon à apprendre, nous avons mal choisi l'emplacement.

Une consolation dans cet exercice était au cinquième jour un hélicoptère lançait des airs un paquet de légumes frais à chaque

groupe en exercice. C'était la grosse fête car je sais que notre groupe n'a pas réussi à attraper du poisson ou du bétail d'aucune sorte durant tout le temps de l'exercice. Si vous n'avez jamais été exposé à de tel froid vous ne saurez connaître la sensation de chaleur que l'on peut ressentir en entrant dans le restaurant pour notre premier régal en 10 jours.

Ce cours est suivi par un autre exercice de 5 jours dans l'Arctique, plus exactement à Cambridgebay, environ 6 heures de vol d'Edmonton avec un arrêt à Yellowknife. Je ne peux pas vous dire exactement ce que j'ai ressenti quand j'observais l'avion qui décollait sachant que nous étions ici sans retour pour 5 jours. Autour de moi je voyais des débris d'avions et de machineries qui formaient un cimetière éternel car ils ne seront jamais récupérés due au coût.

Revenant au réel, un Snowmobile nous attendait pour nous amener à la base des opérations pour l'école. Nous nous arrêtons près d'un passage dans la neige qui nous mène à l'entrée d'un abri, sous la neige. La première pièce est un grand salon suivi d'une salle à manger où deux gros barils pleins d'eau, résidu de large block de glace cueillis d'une baie au sud de notre abri. Ensuite viennent la cuisine et les chambres à coucher meublées de lits superposés. La chaleur est fournie par un large foyer situé entre la salle à manger et la cuisine. Il y a aussi un large frigidaire/congélateur. Malheureusement tout ce confort pour nous n'était que pour les jours d'arrivée et départ.

Le lendemain on nous escorte sur le site où plusieurs igloos sont déjà construits. Un igloo est alors assigné à quatre de nous. On nous informe qu'il faut maintenant finir l'igloo en appliquant de la neige entre les espaces ouverts entre les différents blocs de neige employés pour former la structure et ceci au dehors ainsi qu'à l'intérieur. Ensuite de monter un amas de neige contre la paroi pour

former un espace où nous coucherons, ce qui couvre un peu plus que la moitié de l'espace intérieure.

Sur cet espace on met des fourrures et notre sac de couchage. L'espace laissé libre servira pour y laisser nos bottes de neige et un large bloc de neige qui servira pour absorber l'urine au besoin car le soir après notre entrée le tunnel est fermé pour la nuit avec un bloc de neige. Notre nuit commence entre trois et quatre heures de l'après-midi alors que la noirceur commence une fois à l'intérieur.

Nous pouvons si nécessaire installer des petits bâtons de bois sur les parois pour y monter nos bas s'ils sont mouillés afin de les faire sécher par la chaleur d'une petite boîte de métal avec une huile et une mèche que nous pouvons allumer, mais en surveillant de ne pas monter la chaleur au-delà de 30 degrés pour prévenir la fonte de neige au-dessus de notre lit. Si cela arrivait, nous devons alors durant toute la nuit faire des balles de neige pour absorber l'eau ce qui ne dure que quelques minutes alors inutiles de vous dire que la nuit de sommeil est perdue. Une autre leçon bien apprise.

Une autre chose que je dois vous dire, après que nous avons scellé toutes les ouvertures de l'igloo il est nécessaire qu'un esquimau perce un trou au-dessus de l'entrée à un point et angle précis, autrement nous mourrions à inspirer l'air que nous expulsions en respirant. Inutile de penser d'aller au lit à si bonne heure alors nous montons sur nos fourrures tout habillé et on joue aux cartes où on se raconte des histoires, etc. etc.

À l'heure du sommeil nous enlevons tous nos vêtements, enfilons nos pyjamas et entrons dans nos sacs de couchage espérant une bonne nuit de sommeil et dans notre cas ce qui semble avoir été accompli. Que je me souvienne, un soir un de nous a dû se

lever pour uriner et n'étant pas complètement réveillé il a uriné dans une de ses bottes et il a dû en vivre les conséquences pour la durée du cours.

Maintenant vous vous demandez peut-être : que se passe-t-il si un de nous a besoin d'aller numéro deux : ceci demande l'aide d'un instructeur qui doit ouvrir le passage et escorter la personne au cabinet qui consiste à un demi-igloo où il y a un petit baril sur lequel deux pièces de bois sont installées et il est escorté de nouveau à son igloo et l'instructeur referme l'ouverture. Je vous assure que ce genre de cas doit être réellement urgent. On nous conseille de faire le possible pour essayer de créer une habitude journalière pour ces besoins.

Le lendemain de notre première nuit dans notre igloo, il nous fallait construire notre propre igloo. La première chose à faire était de trouver la neige spéciale en plongeant notre gros couteau dans la neige qui devait être ferme pour en ressortir des blocs d'une épaisseur dont je ne me souviens pas et c'est durant cet exercice que j'ai subi une rupture de disque de la colonne vertébrale et j'ai dû continuer le travail en dépit de la douleur car cet igloo devait être prêt pour la deuxième nuit et j'avais convaincu les autres que ce serait mieux pour nous de le faire plus grand pour créer des espaces qui serviraient pour faire la cuisine si nécessaire ou jouer aux cartes, etc. etc..

Très mauvaise idée, nous avons tous dû nous lever souvent pour nous réchauffer à notre façon. Ni les instructeurs, ni les esquimaux se sont interposés, même que les esquimaux ont probablement rien dans leur barbe sachant ce qui se passerait. Une autre leçon bien apprise, en plus, j'ai perdu la confiance de mes compagnons et ensuite le mal de dos devenait plus sévère.

Durant le jour, nous pouvions chasser le peu d'oiseaux et

autres animaux qui existaient pour nous nourriture et il y avait aussi possibilité de pêcher ce que nous faisons dans les éclaircies créées par le mouvement de la glace où nous pouvions voir les poissons à travers la glace. Il ne s'agissait que de faire un trou dans la glace. Nous pouvions prendre le brochet et la truite. Sans cela, notre nourriture était des rations préparées spécialement pour l'exercice. On nous donnait aussi des grosses galettes dures (Sailors cookies) que personne ne mangeait jusqu'à un jour, je décide de mettre la galette dans l'eau toute la nuit pour l'amollir et la frire le lendemain dans un peu de beurre et couverte avec un peu de confiture. Notre recherche pour ces galettes a vite agité la curiosité des autres et bien je n'ai pas à vous en dire plus longuement, les galettes n'existaient plus.

Il y avait aussi par occasion la chance de surveiller les vieux esquimaux qui se promenaient en regardant la surface de la glace qui avait de 8 à 10 pieds de profondeur, mais en peu de temps bien assis sur un banc de neige un d'eux pêchait une quantité de poissons et quittait l'endroit. Inutile de dire que plusieurs de nous se pressaient à prendre sa place mais sans prendre de poissons car cet esquimau avait quitté sachant que la réserve était épuisée. Ici il faut que je vous dise que mon expérience avec l'igloo fut la plus belle et excitante de beaucoup.

De retour à Edmonton je devais maintenant apprendre à reconnaître ce que la nature nous offrait comme plantes, racines, champignons et autres. Aussi à reconnaître les différents animaux et insectes qui pourraient servir de nourriture, tout ceci pour entreprendre mon rôle d'instructeur le plus vite possible.

Notre école avait au sud d'Edmonton un chalet près d'un lac, avec une cuisine et un large frigidaire/congélateur, plusieurs chambres à coucher, deux générateurs pour l'électricité, maintenu

par un homme et sa femme résidants qui procuraient la nourriture et préparaient les repas pour les instructeurs et faisaient la maintenance journalière des générateurs. Chaque année ces employés prenaient deux semaines de vacance et un instructeur devait prendre leur relève.

Alors qui de mieux qu'un nouvel instructeur comme moi naturellement et on m'avise que je dois aller là pour les deux semaines, mais ne t'inquiètes pas me dit-on, car il y a un vieux Shepherd là aussi pour compagnie. Je leur dis, parfait nous pourrons jouer aux cartes, mais ce que l'on ne m'a pas dit, le Shepherd était un Irish Shepherd dog qui est devenu mon compagnon pour prendre mes marches à chaque jour. Vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de chevreuils qu'il chassait des bois.

J'étais maintenant qualifié instructeur depuis presque une année mais j'avais beaucoup de difficultés avec mon mal de dos. J'ai dû voir un docteur afin de recevoir des soins plus intensifs, ce qui m'a mérité un lit à l'hôpital où un nombre de différents traitements pendent un mois ne furent pas adéquats et le spécialiste m'avise qu'il faut une opération qui sera cédulée dès son retour de vacances.

Pendant cette attente je reçois, des quartiers généraux, une mutation pour Chatham New Brunswick, mais avant de partir je reçois une forme détaillant tous les différents postes de la station qui doivent signer confirmant que je n'ai aucune présente association avec eux. Comme j'avais une opération cédulée, on refuse de signer la forme, mais j'ai un atout dans mon sac. Je me dirige vers le bureau d'un autre spécialiste et je lui demande s'il peut me libérer en lui expliquant que je ne peux plus faire le présent travail et que je pourrais surement avoir une opération à Chatham. Il est d'accord et signe la forme.

Dès ce jour je prépare la voiture pour le voyage en la modifiant pour accommoder le couchage pour la famille en route. Georgette et moi dans la valise où j'avais enlevé la banquette arrière. Guy sur le banc avant et Lynn sur un petit lit placé sur la console et le haut du siège de passager. Nous nous arrêtons en route pour préparer les repas et permettre aux enfants de se dégourdir et les nuits se passaient dans les places de campement. Après plusieurs arrêts chez amis et familles et plus de 10 jours de route nous arrivons à Chatham.

Chatham, New Brunswick

Notre arrivée là fut très spéciale avec l'aumônier de la base qui nous reçoit et présente une clé à Georgette pour une maison sur la base. Je n'ai jamais vu Georgette brillée avec tant de contentement car c'était la première fois que nous n'avions pas à chercher un logement.

Dès mon arrivée ici j'ai vite réalisé que ma présence avait été planifiée pour organiser le fonctionnement de l'unité qui n'avait plus de chef consciencieux. Il était du même rang que moi mais il a vite réalisé pourquoi j'étais là. Il me cède le commandement et me dit : je m'occupe du ravitaillement. Je suis d'accord.

Je suis dans mon bureau quand je vois un jeune officier entrer et se promener en regardant mes équipes faire leurs travaux et il repart. Intrigué, je me rends à son bureau pour lui demander sa raison pour sa visite. Il me répond qu'il voulait s'assurer que le travail était bien fait. Je lui demande pourquoi et il m'avise qu'il n'avait pas confiance au chef qui apparemment était souvent absent.

Alors, je lui dis que maintenant que suis là, je préfère qu'il ne

fasse plus cela car sa présence dérange les employés et ils peuvent faire des erreurs. Je lui dis ensuite qu'il est bienvenu, mais que je préférerais qu'il vienne directement à mon bureau et que je répondrai à toutes les questions qu'il a sur notre travail. Il n'a pas apprécié ma suggestion et me dit je pourrais vous transférer ailleurs aujourd'hui. Je lui réponds, monsieur, je peux préparer mon sac en 5 minutes et je sors de son bureau.

Quelque jour plus tard, il entre et vient directement à mon bureau et en quelques minutes m'explique son problème avec deux chefs sous son commandement dont celui que je remplace. Je lui dis vous êtes bienvenu ici en tout temps et vous serez bien renseigné pour toutes questions sur notre travail. Vous et moi pouvons discuter les nouvelles ou le sport, etc. etc. De ce jour nous sommes devenus bons amis.

Je dois citer un autre incident avec cet officier. Un jour il me demande de me présenter à son bureau. Il me présente mon évaluation que je lis attentivement et je suis vraiment touché parce qu'elle était très haute, mais je ne peux lui permettre d'envoyer cette évaluation au siège social car ils n'accepteront pas, mais comment lui faire comprendre. Alors je lui dis merci pour votre confiance, mais je dois vous demander de la changer car elle sera questionnée, Je lui demande de me permettre de préparer mon évaluation et il est d'accord. Je dois vous dire que c'était la première et dernière fois que je faisais cela.

Vous avez sûrement noté qu'il n'y a aucune mention du mal de dos et c'est parce qu'il existait, mais en marchant constamment les douleurs ont un jour disparues, qui étais-je pour questionner, valait mieux accepter.

Notre vie sociale à Chatham était très active avec des amis

et aux fonctions du club des sous-officiers, mais le temps ici se termine en novembre 1960 alors que je reçois une mutation pour l'Europe, plus exactement aux quartiers généraux en France.

Ceci est très excitant pour la famille. Guy avait déjà 13 ans et Lynn 6 ans. Il fallut que nous préparions tout pour un départ de Montréal en novembre. Mon père et ma mère et la sœur de Georgette étaient présents et ils ont pu monter à bord et visiter notre cabine et autres parties du bateau.

Metz, France, 1960

Le départ du bateau fut tard dans l'après-midi ce qui nous a permis d'admirer les rivages éliminés jusqu'à l'heure du coucher et chaque jour suivant. Tout a continué à être étonnant jusqu'au golf avant la haute mer alors que le bateau était secoué. Ce qui a malheureusement affecté les trois membres de ma famille du mal de mer.

Comme je ne souffre pas de ce mal, j'ai avisé le Stewart responsable de notre cabine de faire ce qu'il pouvait pour eux et je suis parti pour le pont de promenade. Le Stewart est venu me parler à la suite des soins qu'il leur a donné et il m'avise de les parader le lendemain à la clinique médicale ou ils peuvent recevoir une piqûre pour le mal de mer. Ils ont reçu leur piqure et on m'avise de les laisser dormir et d'aviser le Stewart de surveiller quand ils se réveilleront car ils auront faim.

Tout est maintenant normal, Guy se promène partout et il passe beaucoup de temps au théâtre. Une journée, il arrive à la cabine et nous dit : regardez ce que j'ai gagné et il ouvre sa main pour exposer une poignée de pièces de monnaie anglaise.

Apparemment, il avait vu où il pouvait donner le nombre de miles que le bateau ferait durant la journée et il appert qu'il avait choisi le nombre gagnant.

Vous pouvez vous imaginer la nécessité maintenant d'expliquer à Guy ce qu'il avait en main car il en avait aucune idée. Alors je prends chaque pièce, lui donne leur nom et lui dis leur valeur individuelle et il repart heureux comme un homme riche.

Maintenant que toute la famille est remise de leur mal de mer, nous profitons des activités à bord mais toujours sans Guy qui profite de sa liberté. Mais la mer est très bouleversée avec beaucoup de grosses vagues. Alors comme j'avais une petite caméra Kodak, je monte sur le plus haut pont afin de filmer une grosse vague que j'attends avec patience jusqu'au moment où je réalise que je n'ai plus de film. Et je m'aperçois que le bateau glisse sur une pente formée par la vague. Il penche dangereusement au point où je remarque que le poteau portant le drapeau va rencontrer le côté opposé de la vague, mais c'est à ce moment que le bateau commence à se redresser et remonte sur la mer. Tout ce dilemme se passe quand je me suis réfugié sur un pont de promenade couvert et me retenant à deux mains à une barre de sécurité du côté opposé de la rampe extérieure du bateau.

Une fois satisfait et que tout redevient normal, je me lance vite à voir ce qui est arrivé à ma famille. Je savais que Lynn était à un party organisé pour les plus jeunes mais personne n'a pu entrer dans cette salle car il y avait beaucoup de dommages. Surtout des verres fracassés mais on nous a sécurisé avec un message, tout est sous control et que tous les enfants sont en sécurité sous la surveillance des équipes responsables. Georgette naturellement avait accourue à la salle où je l'ai rencontrée. Tant qu'à Guy ce n'est que plus tard que nous avons appris qu'il était au théâtre quand tout

est arrivé. Il nous a raconté qu'il a vu le piano rouler vers lui et il nous étonne en disant : j'ai changé de place.

Les passages du bateau était remplis de dégâts surtout de dindes gelées qui apparemment ont apparues dans les corridors quand les portes des congélateurs se sont ouvertes durant la fameuse glissade du bateau. À la suite de cet incident, les matelots nous disaient que le mois de novembre était reconnu comme le pire mois pour voyager sur la mer Atlantique.

Arrivés en France, nous sommes recueillis par un couple, dont j'ai oublié leurs noms malheureusement, assigné à nous recevoir dans leur famille pour nous aider à rencontrer les nécessités pour nous installer.

Nous avons pris une semaine à trouver un logement dans la ville de Metz car nous préférions vivre avec la population française que d'accepter de vivre sur la base. Notre nouvelle demeure était une grande maison de trois étages, le nôtre étant au premier étage et il consistait de deux chambres à coucher, un petit salon et cuisine.

La maison datait de plusieurs années et elle était sur une rue empruntée par Patton et ses troupes durant la guerre et elle avait des marques de boulets de canons sur sa façade. Son propriétaire était un membre de la résistance française qui n'avait pour occupation que son jardin où il cultivait une variété de légumes.

La doyenne de la maison était une charmante hôtesse qui se plaisait à préparer de larges repas qui ne se terminaient que très tard due aux variétés de menus et largement arrosés de vin.

Il y avait une jeune femme qui logeait au troisième étage qui est devenue une bonne compagne pour Georgette à lui aider à

savoir où trouver les marchands. Une chose que Georgette a vite appris, c'était de se rendre dans la rue avec son panier pour accueillir les marchands ambulants où elle a aussi rencontré beaucoup de voisines qui sont devenues bonnes amies. Guy et Lynn ont été enregistrés à une école sur la base et ils étaient recueillis par un autobus militaire.

Non loin de notre logement, il y avait un marchand où je pouvais faire des achats à crédit quand nous n'avions plus de francs que nous nous procurions à la banque sur la base seulement. C'est dans cette maison que nous avons attendu notre premier Noël en France. Le couple qui nous a aidé lors de notre arrivée, nous invite à passer le Noël avec eux et durant la soirée bien remplie de vin, Georgette et notre hôtesse décident de visiter des voisins français qui habitent le même complexe afin de leur souhaiter un joyeux Noël et avec vin en main, elles sortent et reviennent accompagnées d'un couple qui apporte une liqueur française. Une fois bien installé l'homme du couple qui avait pris goût au whisky canadien, décide qu'il faut bien apprécier sa liqueur française en la servant dans un soulier de dame, mais là, la réponse est très négative de tous et le couple est bien désappointé de notre attitude. Tout est revenu normal le lendemain par des excuses de l'invité qui regrettait avoir dépassé les limites du whisky qu'il a réellement aimé. Il est reparti avec une bouteille de whisky, cadeau de nous.

Maintenant, il fallait que je me présente à la base où je travaillerai et quelle surprise quand j'ai vu ce grand Château situé sur un promontoire à Metz, occupé par le quartier général de la division technique canadienne. D'abord le processus de documentation suivi par une introduction au personnel technique et je finis par occuper mon pupitre dans une salle déjà occupée par trois autres techniciens, chacun représentant une fonction technique particulière, moi, c'était Safety Equipment (équipement de

survivance) et j'avais la responsabilité des sections sur deux (2) bases en France et deux (2) en Allemagne.

Principalement, je devais répondre à leurs demandes d'aide et aussi je devais me rendre aux bases surtout pour assurer que toutes modifications exigées sur notre équipement étaient performées en accord avec les dessins désignés. J'ai aussi vite réalisé que j'étais le seul bilingue dans cette section car on venait à moi pour traduire, surtout pour négocier avec les employés français engagés pour la maintenance générale du Château.

Georgette et moi avions de bonnes relations avec les compagnons qui travaillaient avec moi et on se rencontrait souvent à leurs maisons ou à la nôtre ou à différentes fonctions soit en ville ou au club des sous-officiers. Lynn a fait sa première communion dans une petite Chapelle de 1600 en face du Château.

Nous étions à Metz durant le conflit entre la France et L'Algérie qui exigeait leur séparation de la France, ce qui causait beaucoup de problèmes de sécurité aux forces canadiennes. Nous étions souvent appelés de nous rendre à la base et d'y rester pour plusieurs jours, nos familles qui vivaient en ville n'étaient pas requises de participer mais elles devaient demeurer en maison.

Il y avait aussi beaucoup de problèmes pour les citoyens d'Algérie qui vivaient à Metz lorsqu'ils étaient approchés pour donner de l'argent pour supporter la cause et s'ils refusaient, on les tuait sur place. Souvent après les fonctions récréatives, beaucoup de nous se rendaient à la gare qui avait un restaurant de classe. Un soir que nous étions là, un compagnon revenant de la toilette me dit tout bas : empêche les femmes d'aller à la toilette, il y a un Algérien qui vient d'être tué, la police est là à nettoyer.

La ville de Metz est une magnifique cité avec de très beaux parcs et jardins et ses habitants parlaient couramment français et allemand due à leur proximité de l'Allemagne et surtout du changement de gouvernement causé par la guerre.

Mais pour visiter, il nous fallait une voiture et j'ai pu en acheter une d'un couple qui revenait au Canada. C'était une Peugeot 403 avec peu de millage datant de 1958 qui, nous espérions, nous servirait fidèlement durant les 4 années de notre séjour en France qui sera échangée car nous pouvions acheter une nouvelle voiture sans taxes et impôts avant de revenir.

À l'occasion d'une vacance, nous décidons de louer une roulotte que nous voulions attacher à notre Peugeot. Pour cela il fallait installer l'électricité nécessaire à la voiture, ce que je fais avec l'aide d'un compagnon de travail. Nous partons pour ce voyage et nous nous engageons dans une grande côte qui mène à la grande route et la roulotte commence à balloter me causant la peur de bouleverser. Ne sachant que faire je décide de laisser tous les contrôles autres que le maniement de la roue de conduite que je tiens bien serré jusqu'au bas de la côte. Heureusement nous nous arrêtons et je m'empresse de déménager plus d'articles vers le devant de la roulotte, chose que j'aurais dû m'assurer de faire avant le départ de Metz. Et maintenant que tout étant conforme nous continuons.

Durant ce voyage nous avons visité Stuttgart, Nuremberg Salzburg où nous sommes tombés en amour avec les petites villes en montagne qui étaient si attrayantes avec les devant de maison noyées de fleurs de toutes couleurs. Elles étaient situées en flanc de montagne en plus. Maintenant en direction de Munich où nous avons trouvé un terrain de camping pour notre roulotte qui pouvait recevoir plusieurs voltages d'électricité.

J'ai pu apprécier beaucoup de différentes bières en Allemagne, car chaque ville et village avait leurs propres bières et je dois avouer que je les ai toutes aimées. Aussi nous avons remarqué que l'usage de quelques mots allemand avec les personnes âgées les faisaient sourire et avenantes, mais pas ainsi avec les jeunes qui étaient froids et distants. Puisque Munich était le point de retour pour ce voyage nous avons continué à nous arrêter aux villes sur notre route comme Liechtenstein, Zurich et Strasbourg toutes ayant leurs individualités personnelles. Nous avons bien profité de cette roulotte car elle était bien équipée et parfaite pour nous quatre pour la période de location.

À la deuxième année de notre séjour en France, je reçois une demande de me présenter au bureau du Commandant Général du secteur technique. Je m'y rends mais un peu inquiet me demandant qu'ai-je pu faire, mais il me met à l'aise en me disant : j'ai deux officiers présents qui te recommandent pour être promu au grade d'officier. Es-tu prêt?

Je lui demande, "dans quelle classification", Aero Engineering est sa réponse. Je réplique que je ne suis pas réellement qualifié pour Engineering. Il me répond mes deux officiers ici me disent que si. Alors maintenant c'est à toi de décider, prends quelques jours pour y penser et donne-moi une réponse dans une semaine. Georgette et moi avons bien discuté, surtout que je devrais retourner au Canada pour des examens et qu'elle sera seule avec les enfants. Elle était d'accord, alors j'ai accepté de devenir officier. Après deux tests que j'ai passé, je retourne avec ma casquette d'officier.

Là, je dois laisser le Mess dès non commissionnés et on m'offre un cadeau, une grande tasse de bière spéciale et je leur dis mes adieux et je procède à une invitation du Mess des officiers pour être reçu comme nouveau membre et là aussi on me présente une

autre grande tasse de bière identique à celle de l'autre mess et on me demande de rester pour prendre un apéritif.

Un mois plus tard on m'avise que je dois retourner au Canada avec la famille pour suivre le cours d'engineering que je complète et à la suite de cela je reçois ma première mutation comme officier

Mutation Moncton Nouveau Brunswick

Je suis responsable d'une équipe de techniciens militaires et civils qui devaient examiner tout équipement technique venant de tous les postes militaires au Canada. Leur fonction était de décider si l'équipement devait être réparé ou mis au déchet.

J'étais aussi responsable d'un atelier de machinistes, peintres menuisiers et électriciens managé par des civils capables de faire tout tant ils étaient très doués.

Durant notre séjour ici, qui fût de cinq (5) années et le plus long de toute ma carrière, Guy a commencé son secondaire ici et lors de notre départ pour Ottawa, nous avons décidé de le laisser terminer son cours ici. Un membre de notre famille Panet qui vivait ici a offert de le laisser habiter avec eux.

Mutation à Saint Hubert, 1965

Nous avons cherché un appartement à Saint Bruno sans en trouver un convenable alors nous avons acheté notre première maison, un duplex à deux étages. Mon travail à Saint Hubert était assistant directeur de la maintenance des avions CF 100 équipés

d'équipements électroniques utilisés pour mettre à l'épreuve les postes de Radar.

En 1967 étant si près de l'Exposition Universelle, nous visitons souvent, nous étions hôtes de plusieurs amis venus de l'extérieur.

En 1968 nous avons dû préparer nos avions pour un transfert à Uplands, Ottawa. Tous les avions subirent une inspection, un test arial et ma signature qui certifiait leur vol, avant de partir.

Mutation à Uplands, Ottawa, 1968

Nous voulions nous loger dans la province de Québec. Nous achetons notre deuxième maison à Touraine. C'est ici que nous perdons madame Méthot et que nous installons Guy, à la suite de sa sortie de l'hôpital à Québec après son accident dans un petit appartement que je lui avais construit au sous-sol. Ici principalement j'étais responsable de la maintenance des avions et nous partions pour diverses stations avec notre équipement de maintenance. Les avions faisaient les sorties nocturnes d'épreuves contre les postes radar pour quelques jours et nous retournions à Uplands de nouveau.

Transfert à Radcliffe, 1969

Ici je gérais un groupe de civils et militaires responsables de transférer les dessins techniques à électronique data.

Transfert à Ottawa, 1972

Mon nouveau poste était aux Quartiers Général Air Force

Ottawa. À la section gouvernant tous les dessins techniques, je n'étais pas trop intéressé et en décembre 1973, je résigne ma carrière militaire après plus de 32 ans de service. En 1974 Georgette et moi décidons de travailler temps partiel. Gigi à la Bay et moi chez Canadian Tire.

En 1975 nous vendons la maison à Touraine et nous partons pour un voyage organisé en Europe pour 4 semaines. Durant la seconde semaine, Gigi ne se sentait pas bien et nous avons dû revenir au Canada. Nous achetons une maison aux Jardins du Château qui avait un patio au sous-sol et trois autres étages. À la suite d'un examen médical Gigi est avisée qu'elle a une tumeur au sein gauche et qu'elle est maligne et qu'on doit lui enlever le sein.

À la troisième année, la maison est trop grande pour prendre soin d'elle et nous la vendons et louons un appartement dans un block adjacent à la maison. À la suite multiples traitements pendant presque cinq années Gigi décède en 1982.

Pour revenir à moi, en janvier 1976, j'applique pour un poste à la Monnaie Royale Canadienne et à la suite des entrevues je suis engagé au poste Assistant au Directeur du personnel et éventuellement Directeur jusqu'à ma retraite en 1988.

À la suite de la mort de Gigi, je commence à aller travailler à la Monnaie en marchant aller-retour (16 kilomètres). En 1993, nous célébrons le mariage de Lynn à Yvon Roy, ils ont deux garçons, Maxime marié à Roxane, ils ont une fille Scarlett et Fabien marié à Carolyn. Je suis grand-père de Brigitte, Kyla, Julie, Maxime et Fabien. Je suis arrière-grand-père de Véronique fille de Lynn, Aminata et Azana filles de Julie et Imara et de Scarlett fille de Maxime et Roxane et je suis arrière-grand-père de Zachary fils de Véronique et Fred.

Jardins du Château

Je ne pourrais pas me pardonner si je n'ajoutais pas ceci : mes dernières années aux Jardins du Château j'ai rencontré Suzanne Trépanier avec qui j'ai eu 25 années de vie très excitantes. De voyages, plus de vingt-cinq hivers au Mexique et aussi à un chalet au Lac McGlashan. Malheureusement, j'ai perdue Suzanne en Avril 2019.

L'Initial, 5 novembre 2019

Après 10 années vécues dans un appartement attaché à la maison de Lynn et Yvon. Le 5 novembre 2019, je déménage à Aylmer à L'Initial, un condominium pour personnes âgées, à l'âge de 95 ans et où j'espère célébrer mon centième anniversaire.

Maintenant, je prépare un petit carnet pour chacun de vous que j'espère vous conserverez pour instruire vos descendants. Mon histoire et leurs racines en quelque sorte: qui était leur arrière et arrière-grand-père.

**QUE LEGRAND MAITRE VOUS PROTÈGE MAINTENANT
ET POUR TOUJOURS**

Papie







